



Université Paris Descartes

Faculté de médecine

ANNEE 2019

N°

MÉMOIRE POUR LE DIPLÔME UNIVERSITAIRE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Présenté et soutenu

Le 18 Septembre 2019

Par

Alexis Sean

Né le 22 Octobre 1990 à Paris

*Frédéric Bazille (1841-1870), un peintre-médecin : une approche
médicale de la vie et l'œuvre à travers l'exemple de l'Ambulance*

Improvisée (1865)

Enseignements dirigés par :

M. Le Professeur Jean-Noël FABIANI - Directeur du D.U

M. Le Professeur Johan PALLUD - Co-directeur du D.U

M. Le Professeur Patrick BERCHE - Co-directeur du D.U

M. Claude HAREL - Coordinateur pédagogique du D.U

A Julija

Remerciements

Je tiens à remercier :

Messieurs Jean-Noël Fabiani, *Directeur des enseignements en Histoire de la Médecine et Professeur des Universités*, Johan Pallud, *Responsable de l'enseignement en Histoire de la médecine et Professeur des Universités*, Patrick Berche, *Co-Directeur des enseignements en Histoire de la médecine et Professeur émérite des Universités*, pour leur passion communicative de l'histoire de la médecine.

Monsieur Harel, *Coordinateur pédagogique du Diplôme Universitaire*, pour l'organisation des séances et pour les conditions d'accueil des étudiants.

Madame Lambert, *Conservatrice de la bibliothèque d'Histoire de la Santé*, pour ses conseils avisés et son aide précieuse.

L'équipe de la documentation du Musée d'Orsay pour leur disponibilité et leur aide dans la recherche bibliographique.

Table des matières

Remerciements	4
Introduction	7
1. Frédéric Bazille, les débuts de l’Impressionnisme	10
1.1 Origines familiales et généalogie.....	10
1.2 Montpellier et l’initiation artistique	14
1.3 Emancipation parisienne : ateliers et influences.....	15
2. Des études de médecine inachevées	20
2.1 Rappel sur les études médicales sous le Second Empire	20
2.2 Premier cycle : époque montpelliéraine	21
2.2.1 La Faculté de médecine de Montpellier	21
2.2.2 Des études de médecine motivées par l'anatomie	25
2.2.3 Examens et résultats	30
2.3 Deuxième cycle : époque parisienne	32
2.3.1 Des études de médecine documentées par la correspondance	33
2.3.2 La médecine sacrifiée sur l'autel de la peinture.....	38
2.3.3 Des rattrapages de juillet à l'abandon de la médecine	42
3. <i>L’Ambulance Improvisée</i> (1865) : Hypothèse pharmaceutique sur la nature des soins ...	46
3.1 Contexte.....	46
3.1.1 Conditions de réalisation de l'œuvre	46
3.1.2 Des antiseptiques peu nombreux.....	49
3.2 Approche médicale de <i>L’Ambulance Improvisée</i>	52
3.2.1 Anamnèse, examen clinique et description de l'équipement médical	52
3.2.2 Analyse des hypothèses sur les soins prodigués	55
3.2.3 Discussion	57
Conclusion.....	60
Table des illustrations.....	62

Bibliographie	63
Résumé	68

Introduction

Bazille versus Hippocrate : quel lien retenir ?

S'ils ne sont pas exceptionnels dans l'histoire de la peinture, les peintres qui ont côtoyé la médecine de près ou de loin ne sont pas communs. En effet, au moment d'évoquer ces deux disciplines, ce sont les peintres-médecins, peintres parents de médecin, ou tout simplement peintres malades qui nous viennent à l'esprit. Paul Ferdinand Gachet peignant les premiers Impressionnistes (1), Jacques Emile Blanche aiguisant sa créativité dans la *Maison du docteur Blanche* (2), ou encore Renoir devant faire face à une polyarthrite rhumatoïde alors incurable (3) sont autant d'exemples en ce sens.

Frédéric Bazille, lui, s'inscrit dans tout autre registre. En effet, se rendant compte qu'une double carrière serait incompatible, il se consacra pleinement à la peinture en laissant sa médecine inachevée. Avant de devenir le compagnon de route de Monet, celui qui se fera connaître pour avoir sublimé Méric fut un étudiant tantôt assidu, tantôt dilettante de la faculté de médecine de Montpellier et de Paris.

En 2016, au cours de l'exposition *Frédéric Bazille (1841-1870) : La Jeunesse de l'Impressionnisme*, le Musée d'Orsay s'interrogeait alors sur la manière d'appréhender l'œuvre de Bazille :

Comment regarder l'œuvre de Frédéric Bazille mort en 1870 lors de la guerre franco-prussienne alors qu'il n'était âgé que de 28 ans ? Si ses premières toiles sont clairement celles d'un peintre en devenir, influencé par le réalisme ou son ami Monet, l'artiste a néanmoins achevé de nombreux chefs-d'œuvre, dans lesquels s'affirme progressivement son génie singulier (4).

Si ses toiles sont le résultat d'une influence commune, nous ne pouvons omettre le domaine médical qui d'une façon ou d'une autre à changer la trajectoire du futur courant impressionniste. En effet, sans avoir étudié la médecine, Bazille aurait certainement été

impuissant face à la plaie de son compère Monet laissant sa jambe sous le risque d'une infection. Et c'est ici, sans doute, que réside l'un des tournants de l'histoire de l'art.

Ainsi, au-delà des études dans le champ de l'histoire de l'art, il nous est venu à l'idée de détailler le parcours académique de Frédéric Bazille afin de donner les dernières pièces de son portrait. Entre cours d'anatomie et examens ratés, dissections à la rue de l'Ecole de Médecine et bachotage de dernières minutes, le chemin qu'emprunta Bazille n'est pas sans rappeler celui des étudiants en santé d'aujourd'hui.

Bazille vu sous l'angle des sciences médicales : quelle méthodologie ?

En dépit de sa courte carrière, Frédéric Bazille nous a laissé une multitude de documents concernant sa vie et son œuvre. En effet, ayant quitté son Montpellier natal pour le tumulte de Paris en 1862 (5), c'est par courrier qu'il gardera contact avec sa famille à laquelle il restera fortement attaché. Sa correspondance constitue l'une des sources d'informations les plus fournies sur la vie quotidienne de notre artiste où il y détaille aussi bien la nature de la relation avec Monet que la dépendance qui le lie à son père. Cette dernière a été recueillie par Michel Schulman dans le catalogue raisonné de 1995 et c'est dessus que nous baserons une partie de notre étude.

De la même façon, les documents des archives de la faculté de Montpellier et de Paris permettent de reconstituer le parcours académique de Bazille et à partir de cette dernière, nous serons amenés à retracer sa réussite ou non aux examens ainsi que ses inscriptions aux différentes années d'étude. Également, les archives de l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris constituent une source documentaire non négligeable pour suivre les différents hôpitaux et professeurs fréquentés pendant ses années parisiennes.

Finalement, *L'Ambulance Improvisée* sera le tableau sur lequel nous porterons notre attention puisqu'il représente Bazille mettant en œuvre sa médecine. Ce tableau réalisé pendant l'été 1865 représente Monet alité avec une blessure à la jambe à la suite d'un accident dans la forêt de Chailly. Un dispositif ingénieux permet de drainer la plaie encore rougeoyante et c'est un Monet impuissant et accablé que l'on retrouve sur la toile. Là, Bazille parvient à capter la résignation de son ami qui n'a d'autre choix que de se laisser peindre. L'intimité de

cette scène fait écho à l'amitié tantôt sincère, tantôt injuste de nos deux peintres et qui ne manquera pas de marquer l'histoire de l'Impressionnisme.

1. Frédéric Bazille, les débuts de l'Impressionnisme

1.1 Origines familiales et généalogie

Fils de la bourgeoisie protestante montpelliéraine et républicain tombé sur le champ de bataille, amateur de musique classique et futur ex-docteur en médecine, soutien financier des premiers impressionnistes et dandy mi-indolent mi-éclairé, la vie de Frédéric Bazille est finalement témoin de son œuvre, une vie tumultueuse où se confrontent l'envie de répondre à la pression familiale en étudiant la médecine mais également le désir irréprensible de création par l'intermédiaire de la peinture. Cette contradiction qui illustrera finalement l'ensemble de son œuvre (6) doit être lue sous le prisme de ses origines familiales.

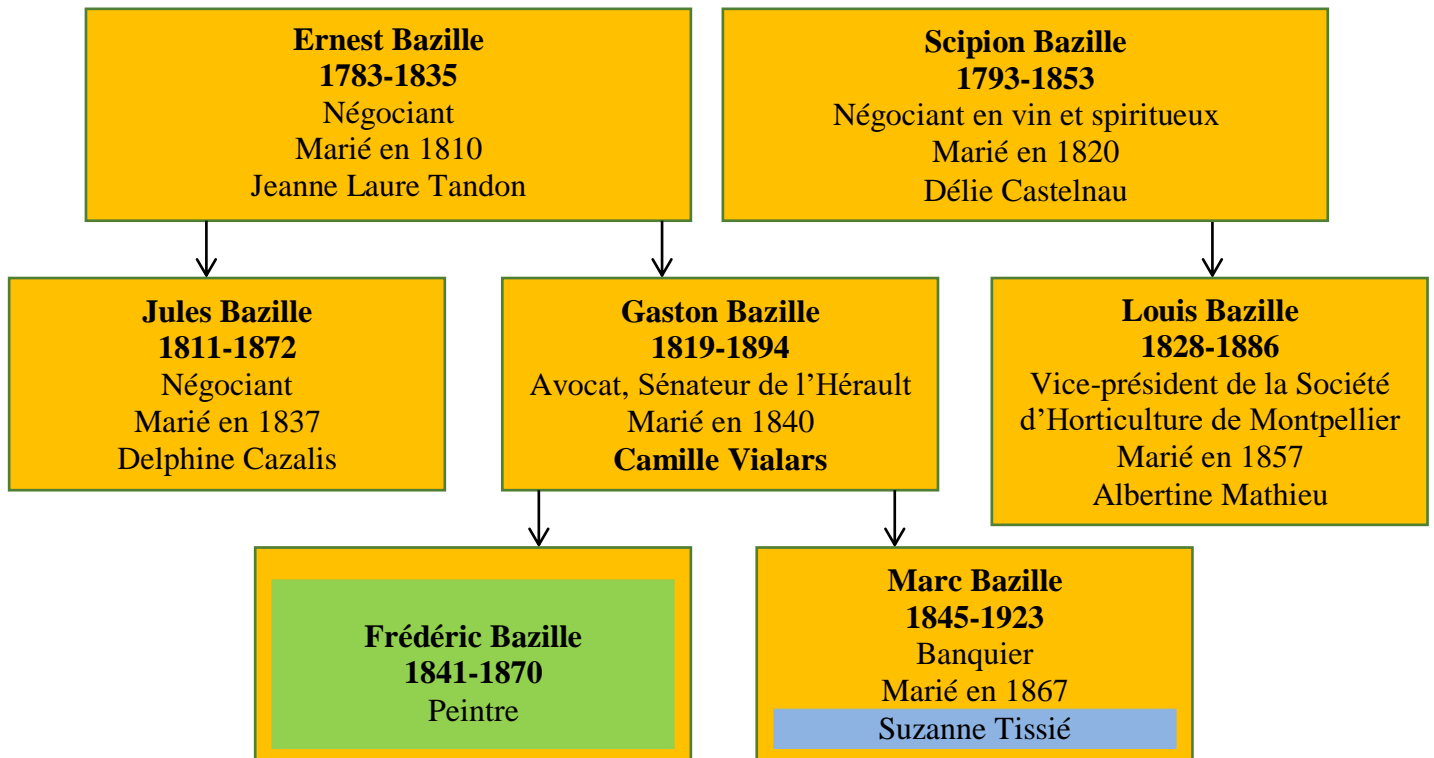


Figure 1 – Généalogie de la famille Bazille (7)

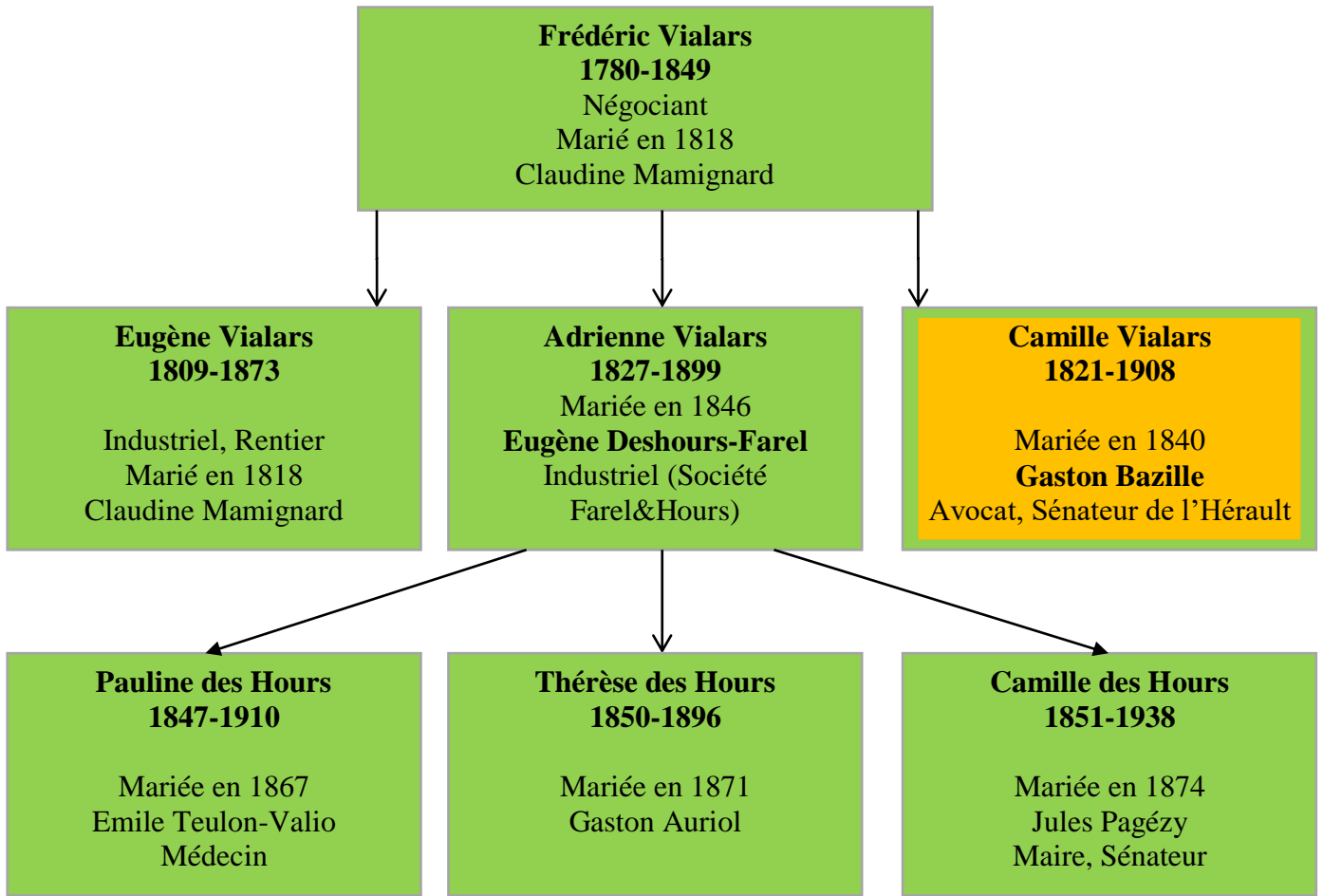


Figure 2 – Généalogie de la famille Vialars (8)

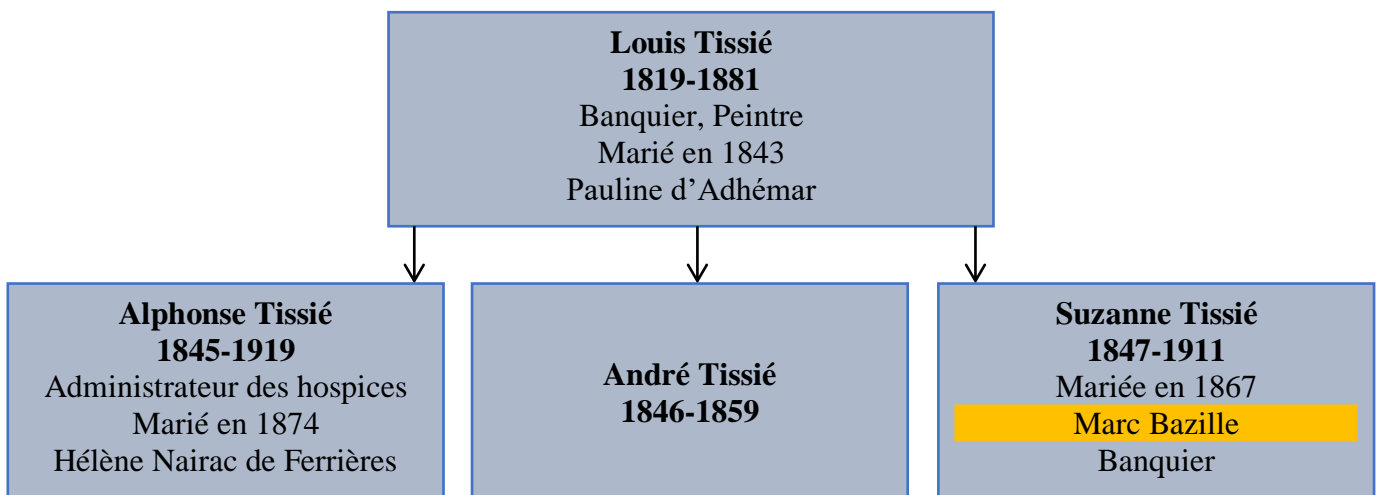


Figure 3 – Généalogie de la famille Tissié (9)

1844
Jean Frédéric
Bazille

Le au mil huit cent quarante et un et le Sept Décembre, à onze heures
du matin, Dans l'Hôtel de ville de Montpellier, devant nous Alexandre Boume-
Nery, Chevalier de la légion d'honneur, adjoint à la mairie, faisant, par délégation
du maire, les fonctions d'officier de l'état civil, a comparu le sieur Jean François
Gaston Bazille, propriétaire, âgé de vingt deux ans, Domicilié à Montpellier,
lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le jour d'hui à neuf
heures du soir, dans la maison de son père, Grand-lieu, Delle déclarant et de
Dame Cornile Victorine Mesquissite Nialars, son épouse, âgée de vingt
ans, Domiciliée aussi en cette ville, auquel enfant il a donné les prénoms de
Jean Frédéric - Les dites Déclaration et présentation ont été faites
en présence des sieurs André Marie Frédéric Nialars, propriétaire, âgé
de soixante deux ans, aïeul maternel du nouveau né, et Marc Antoine
Jules Bazille, propriétaire âgé de vingt neuf ans, son oncle
paternel, tous deux Domiciliés en cette ville; Et ont lu père et les
ténaires signés avec nous le présent acte, après lecture faite -
Nialars Jules Bazille Gaston Bazille
Amu

Figure 4 – Acte de naissance de Frédéric Bazille (10)

Les différents arbres permettent de reconstituer le milieu socio-culturel auquel appartient Frédéric Bazille. Issu d'une famille de notables protestants installée depuis le XIIIème siècle à Montpellier, la lignée Bazille comprend tour à tour des maîtres serruriers, des maîtres arquebusiers puis des maîtres orfèvres qui firent fortune dans cette spécialité régionale sous l'Ancien Régime (11). Perpétuant ainsi de père en fils la tradition familiale, cette recherche de l'excellence répond aux valeurs protestantes de la famille dont Bazille fera preuve tout au long de sa carrière.

Gaston Bazille, père de Frédéric, avocat de formation et docteur en droit fut adjoint du maire Jules Pagézy avant d'être élu sénateur de l'Hérault. Il fut reconnu pour son travail sur la reconstitution des vignobles après leur destruction par un puceron, le phylloxera qu'il mettra en avant grâce aux scientifiques Planchon et Sahut (12) lui valant alors une renommée mondiale. Figure importante de la viticulture languedocienne, il fut aussi président de la Société d'agriculture de l'Hérault et verra son nom associé à un porte-greffe comme un

hommage à ses travaux (13). La figure paternelle ne cessera d'inspirer admiration à Bazille qui au fil de ses lettres ne manquera pas de marquer une certaine distance non moins froide mais empreinte de respect.

Du côté maternelle, Camille Vialars appartient à une riche famille de propriétaire terrien qui possède le domaine de Saint-Sauveur dont elle héritera de son père et le domaine de Méric de sa tante. Bienveillante et attentionnée, protectrice et aimante, Frédéric Bazille lui témoignera son amour et sa reconnaissance à travers le regard calme et serein qu'il dépeint dans *La Réunion de Famille* (fig.5). Assise au premier plan et vêtue d'un châle noir en dentelle, les yeux de Camille semble conforter son fils dans sa condition de peintre, comme une façon d'honorer celui qui a refusé le destin de médecin pour se consacrer pleinement à son art, comme pour contraster avec les yeux penseurs de Gaston témoin du désaccord parental sur l'avenir du fils.

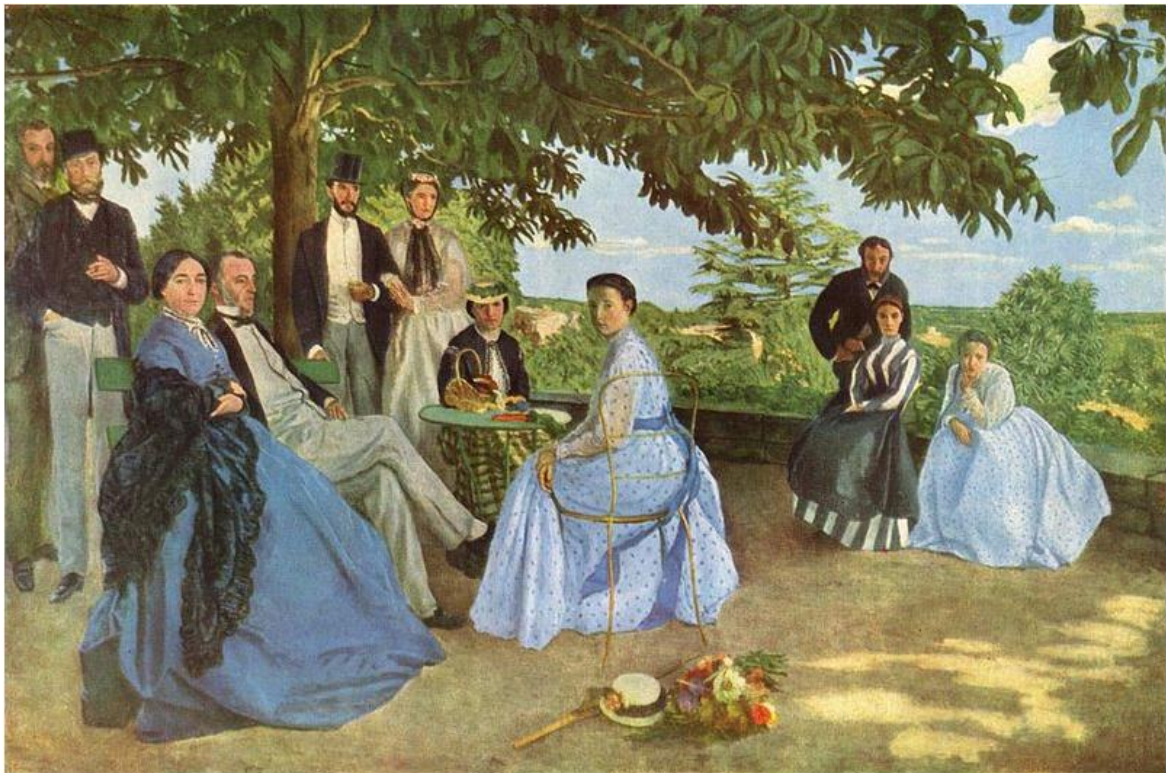


Figure 5 – **La Réunion de Famille**, Frédéric Bazille, 1867
Huile sur toile, 152 x 230 cm
Musée d'Orsay, Paris

La famille Tissié, rapportée par le mariage de Marc Bazille, frère de notre artiste, s'inscrit dans une lignée de banquiers dont la maison Tissié-Sarrus s'associe à Jacques Bruyas (1787-1863). Cette association n'est pas anodine puisqu'en découlera une amitié entre Louis

Tissié, beau-père de Marc, et Alfred Bruyas, collectionneur et mécène. Ainsi, proche de la famille Tissié et de la famille Bazille, Bruyas qui habitait l'hôtel particulier attenant à celui de la maison familiale des Bazille sera le mentor artistique de notre peintre qui l'introduira à une peinture contemporaine en rupture avec les usages et coutumes du milieu bourgeois de son temps (4).

1.2 Montpellier et l'initiation artistique



Figure 6 – *Intérieur du Cabinet de Bruyas*, Auguste-Barthélémy Glaize, 1848
Huile sur toile, 50 x 60 cm
Musée Fabre, Montpellier

Au temps de la jeunesse de Bazille, le Musée Fabre constitue le cœur culturel de Montpellier. En effet, il accueille l'art d'état et fait la part belle à l'académisme ambiant. Ce conservatisme dans le choix des œuvres exposées peine à ouvrir la voie aux courants novateurs de l'époque et notamment à la Société des amis des arts fondée en 1845 (6). Cette dissidence organisée autour d'amateurs et de collectionneurs d'art compte dans ses rangs Auguste Fajon, ami de Gustave Courbet, Joseph Bonaventure Laurens, dessinateur et

lithographe, André Tissié-Sarrus, appartenant à la belle-famille de Marc Bazille, et Alfred Bruyas, notre fameux mécène.

Ce dernier, issu d'une famille de banquier occupe une place particulière dans l'éducation artistique de notre peintre puisque sa collection permettait alors d'apprécier des œuvres non approuvées comme le montre *l'Intérieur du cabinet de Bruyas* d'Auguste-Barthélémy Glaize (fig.6). Proche de Cabanel, Courbet, Delacroix ou Couture, Alfred Bruyas rassemble les œuvres des uns et promeut le travail des autres pour défendre l'art moderne (14). Et c'est à travers cet engagement que le jeune Bazille trouvera sa place puisque parmi les chefs d'œuvres de l'hôtel Plantade où la collection Bruyas est abritée, c'est *La Rencontre* de Gustave Courbet qui éveille la sensibilité de notre peintre par son « charme de lumière » et sa « flamme d'allégresse ». Après l'échec de la présentation de Courbet à l'Exposition universelle de 1855, Bruyas se consacrera à la promotion de sa collection par la publication de catalogue ou l'organisation d'expositions et c'est auprès d'un Bruyas engagé que Bazille fera ses premières gammes. En octobre 1860, parallèlement à sa première année de médecine, Bazille sera autorisé par son père à travailler chez deux artistes locaux qu'il rencontra chez Bruyas, les Baussan père et fils, spécialisés dans l'art de la statue et ayant été formés par Loubon et Constantin à Aix-en-Provence et par Matet à Montpellier.

1.3 Emancipation parisienne : ateliers et influences

Arrivé à Paris le 2 novembre 1862, c'est dans les habits d'un étudiant en quatrième année de médecine que Frédéric Bazille fait ses premiers pas de parisiens (5). Le choix de la capitale pour la poursuite de ses études n'est pas anodin. En effet, nouvelle capitale de la médecine d'un côté et refuge artistique de l'autre, Paris permet à notre artiste de fuir le giron familial ne soutenant pas toujours ses aspirations tout en abordant la médecine dans ce qui constitue dorénavant la faculté la mieux reconnue de France, la médecine des faits primant sur celle des idées (15).

Il n'est pas peu dire que cette évasion parisienne fut de tout repos pour le jeune Bazille. Entre déboires financiers et tiraillements professionnels, le séjour à la capitale de notre étudiant-peintre sera à l'image de ses questionnements puisqu'il sera marqué par une instabilité dans le choix de ses logements et de ses ateliers. En huit années à Paris, Frédéric Bazille ne connaîtra pas moins de neuf logements et les raisons de ses déménagements sont

diverses. Tantôt invoquant le manque d'espace, tantôt la nécessité d'une émulation créatrice, Bazille vivra tour à tour dans le quartier latin et dans celui des Batignolles comme le figure la carte ci-après (fig.8). Proche de la faculté de médecine, mais surtout des lieux des Beaux-Arts, comme en témoignent son appartenance à l'atelier Gleyre (fig.7) ou ses après-midis de copiste au Louvre, Bazille tentera en vain de concilier demande paternelle et désir personnel.



Figure 7 – Quarante-trois portraits de peintres de l'atelier Gleyre, 1868
Huile sur toile, 114 x 146 cm
Petit Palais, Paris

Partageant ses différentes chambres avec les futurs Impressionnistes, Bazille n'en fut pas moins l'un des principaux initiateurs. Même si son nom reste aujourd'hui loin des mémoires, celui qui fit la renommée de Méric travailla avec Renoir, Sisley, Fantin-Latour et Monet jouant à la fois le rôle de modèle, de conseiller ou de mécène. C'est d'ailleurs cette amitié turbulente qui mènera le couple Monet-Bazille à représenter les plages de Sainte-Adresse, les déjeuners au bois de Chailly ou encore les promenades de la ferme Saint-Siméon avant d'en faire des chefs d'œuvres oubliés de la naissance de l'Impressionnisme.

Passionné de peinture mais aussi amateur de musique et de théâtre, Frédéric Bazille est aussi monté à Paris pour parfaire sa culture de l'art. En spectateur assidu, il assiste aussi bien aux représentations dansantes que chantantes et n'hésite pas à émettre de vives critiques quand le cœur lui en dit. Lors de son séjour à Aigues-Mortes en 1867, il s'étonne ainsi : « Ces derniers jours nous avons eu le bonheur d'entendre à l'hôtel Saint-Louis une jeune fille qui est élève du conservatoire de Marseille. Actuellement forte chanteuse au théâtre impérial de Dijon. Cette jeune aiguesmortine a beuglé une partie de son répertoire en compagnie d'un fort ténor toulousain » (5). La musique, notre peintre la pratique également grâce au piano et aux partitions que sa mère lui envoie. Parmi celles-ci, « *les symphonies à quatre mains, les valse de Chopin, les sonates de Beethoven, la partition de Gluck* » (5) sont autant d'atouts que Bazille maîtrise.

Outre la musique, le théâtre est sa matière favorite. Accompagné de ses camarades ou en solitaire, Bazille se faufile entre l'Odéon et le Théâtre-Italien, affiche les codes vestimentaires mondains et reçoit des entrées de faveur au Théâtre-Lyrique. Cette vie de spectacle qui le pousse parfois à reléguer la médecine au second plan est souvent freinée par des moyens financiers limités et notre peintre n'hésite pas à s'en plaindre auprès de sa famille : « Je te dirais donc que je vais au théâtre aussi souvent que mes moyens me le permettent » (5). Cependant, Bazille ne reste pas moins cantonné à un rôle de spectateur puisque, comme à l'image de la musique, notre jeune artiste n'hésite pas à monter sur scène et à interpréter Victor Hugo ou encore à écrire et à réaliser des pièces comme *Le Fils de Don César*.

Cette éducation complète lui permet de se forger un goût certain pour l'art. Fréquentant aussi bien les plus grands théâtres de la ville que les petites salles populaires, se fascinant pour les pièces interdites et admirant les plus grands chefs d'œuvres de son temps, Bazille a su marier l'attrait de la culture classique tout en gardant l'audace d'admirer les œuvres contestées, une ambivalence retrouvée tout au long de sa carrière.



- | | |
|------------------------------------|------------------------------|
| 1 : novembre 1862 - octobre 1863 : | 58 rue Jacob 75006 |
| 2 : octobre 1863 – janvier 1864 : | 24 rue de Seine 75006 |
| 3 : novembre 1862 – été 1864 : | 69 rue de Vaugirard 75015 |
| 4 : janvier 1864 – décembre 1864 : | 115 rue de Vaugirard 75015 |
| 5 : décembre 1864 – janvier 1866 : | 6 rue de Furstemberg 75006 |
| 6 : janvier 1866 – juillet 1866 : | 22 rue Godot de Mauroy 75009 |
| 7 : juillet 1866 – janvier 1868 : | 20 rue Visconti 75006 |
| 8 : janvier 1868 – janvier 1870 : | 9 rue de la Paix 75017 |
| 9 : janvier 1870 – novembre 1870 : | 8 rue des Beaux-Arts 75006 |

Figure 8 – Appartements et ateliers de Bazille à Paris

Outre l'accès à la culture parisienne, l'autre raison qui a poussé notre peintre à s'installer à Paris réside dans la possibilité d'étudier la peinture et le dessin auprès des grands maîtres. Jean-Baptiste Isabey, Jacques-Louis David ou encore Eugène Delacroix, les noms fameux ne manquent pas à la capitale et c'est finalement, en parallèle de ses études de médecine, que Bazille fera son apprentissage auprès de Charles Gleyre entre l'automne 1862 et juillet 1864. D'origine suisse, Gleyre est un romantique formé à l'école lyonnaise de dessin puis à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris avant de parfaire sa formation en Italie. A l'époque où les orientalistes les plus courageux ne s'avancèrent guère plus loin que la Grèce libérée du joug ottoman ou du Maghreb fraîchement colonisé par les troupes françaises, Charles Gleyre verra sa formation l'amener jusqu'au Soudan en passant par l'Egypte et le Liban. Il rentrera finalement à Paris après un exil de plus de deux ans et connaîtra la renommée grâce à *la force poétique des paysages arides, sculptés dans une lumière de crépuscule ou d'aube en contre-jour* (21) qu'il tire de son expérience africaine et expose au Salon de 1843 *Les Illusions perdues* qui fera sa renommée. En 1843, Gleyre remplace Paul Delaroche à la tête de l'un des ateliers les plus courus de la capitale et y enseignera le dessin qui est au cœur de son art à des élèves (fig.8) parmi lesquels Jean-Léon Gérôme, James Whistler, Alfred Sisley, Auguste Renoir, Claude Monet et bien entendu Frédéric Bazille.

2. Des études de médecine inachevées

2.1 Rappel sur les études médicales sous le Second Empire

Il existe deux types d'établissement permettant l'enseignement de la médecine : les Facultés de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, menant à l'obtention du doctorat en médecine ainsi que les vingt-deux Ecoles préparatoires délivrant le diplôme d'officier de santé. Avant 1858, il est nécessaire d'être bachelier ès lettres et bachelier ès sciences afin de pouvoir se présenter à la formation universitaire, réforme qui sera abolie quatre années plus tard. Les études en vue du doctorat durent quatre ans et sont divisées en semestre d'hiver et d'été, chaque année étant sanctionnée d'un examen avec une particularité pour la quatrième année qui fait l'objet de cinq examens de réception préalables à la soutenance de la thèse (23).

Années	Semestre d'hiver	Semestre d'été
Première année	Anatomie et dissections	Histoire naturelle
	Physiologie	Pharmacie et Chimie organique
	Chimie médicale	Petite chirurgie (visite dans les hôpitaux)
	Physique médicale	
Deuxième année	Anatomie et dissections	Pathologie et Clinique internes
	Physiologie	Pathologie interne
	Pathologie générale	
	Pathologie et Clinique externes	
Troisième année	Dissections	Pathologie externe
	Pathologie et Clinique externes	Pathologie et Clinique internes
	Pathologie interne	Médecine opératoire
		Accouchements
Quatrième année	Pathologie et Clinique internes	Clinique interne
	Clinique d'accouchements	Clinique d'accouchements
	Médecine légale	Anatomie pathologique
		Matière médicale et thérapeutique
		Hygiène

Figure 9 – Répartition des enseignements en 1852

A partir de la troisième année, l'apprentissage clinique à l'hôpital commence et se poursuivra jusqu'au doctorat, l'élève ne faisait figure ni d'externe, ni d'interne mais de stagiaire. Dans un premier temps, ces stages hospitaliers obligatoires sont fixés à un an par le décret du 3 octobre 1841, du 1^{er} novembre au 31 août après déduction des congés, puis porté à deux ans par celui du 18 juin 1862. Des certificats de stage portant la signature du chef de service et du directeur de l'hôpital sont attribués à la fin du stage et sont la condition nécessaire pour se présenter aux examens de fin d'études (24).

2.2 Premier cycle : époque montpelliéraine

2.2.1 La Faculté de médecine de Montpellier

La Faculté de médecine de Montpellier (fig.10) revêt une histoire importante puisqu'elle est aujourd'hui la plus ancienne faculté de médecine en activité depuis la fermeture de celle de Salerne en 1811 (18) et à ce titre, son histoire riche est bien difficile à démêler. L'ancienneté de l'école et l'obscurité de ses origines pourraient être symbolisées par les mots du Professeur Ranchin, chancelier de la faculté de médecine au XVII^{ème} siècle :

Apollon, dieu tutélaire de la médecine errait un jour, comme exilé, à travers la Gaule Narbonnaise. Désireux de fonder un nouveau centre médical, après avoir été chassé de l'Asie, de l'Afrique et du reste de l'Europe, il parcourait toutes les villes de cette province, afin d'y découvrir un lieu favorable à son art et à son culte, lorsque l'aspect de la jeune cité construite des débris de Maguelone, de Lattes et de Substantion frappa ses regards. Il en contempla le site, admira la variété et la commodité de son voisinage, et trouva bon pour lui-même et pour ses prêtres d'établir son sanctuaire sur cet autre Mont Pélion. (16)

Ici, l'on fait appel à la figure mythologique, au confort de la région languedocienne et à son rayonnement sur le monde afin de justifier la création d'une école si importante. A cette thèse, l'on pourrait ajouter celle finaliste de Germain, historien de l'Université de Montpellier, selon laquelle la ville abriterait la faculté de médecine à cause de l'afflux de malades :

Il est certain en effet que, dès l'origine de notre ville, on voit affluer un grand nombre de malades dans ses murs. Etait-ce la beauté du climat qui les attirait ?

Venaient-ils chercher un soulagement de leurs maux auprès de l'église Notre-Dame-des-Tables, qui, d'après Prunelle, jouissait alors du privilège d'opérer des cures miraculeuses ? (16)

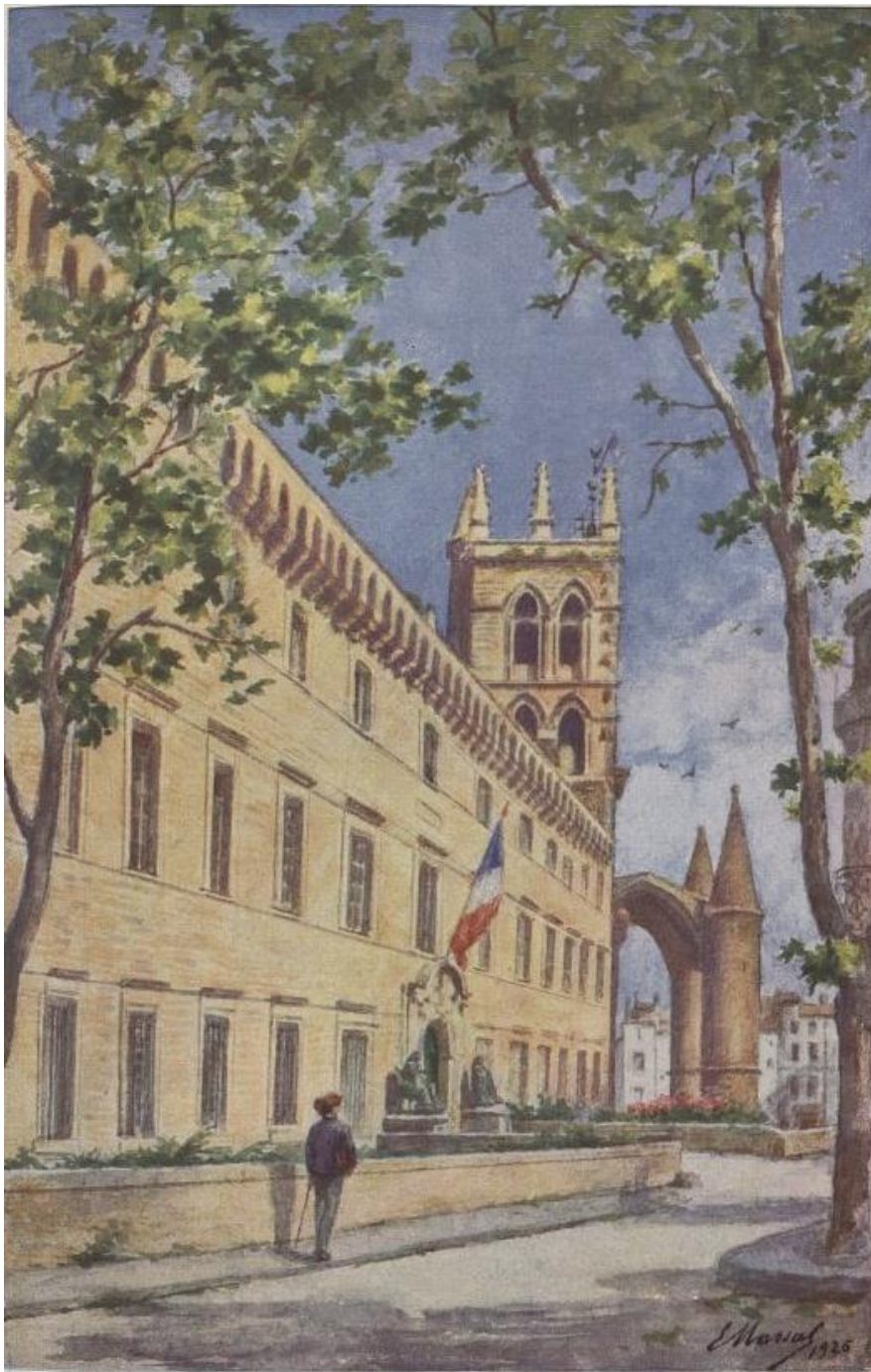


Figure 10 – **Faculté de Médecine de Montpellier**

A gauche de l'entrée, la statue du docteur Lapeyronie, à droite, celle du docteur Barthez et au le fond la Cathédrale Saint-Pierre.

A cela, la localisation de Montpellier permet un brassage culturel par l'arrivée des juifs d'Espagne, des Arabes d'Afriques et des hommes d'affaires italiens parmi lesquels se

trouvent des lettrés (17), facilité s'il en est par sa proximité avec le sud de l'Europe et l'Afrique du Nord. Cette capacité à attirer les savants et à mélanger les cultures de la Méditerranée fera de notre ville une terre d'accueil pour médecins et scientifiques. A une époque où l'analphabétisme est monnaie courante et où posséder livres et autres reproductions reste des marques de richesse exceptionnelle, avoir en ses terres ces hommes capables de lire et comprendre Hippocrate confère à Montpellier une incontestable valeur et assoit sa renommée (17).

A partir de l'an 1000, la liberté des docteurs à y établir des enseignements attira de plus en plus de médecins et permit un essor précoce de la faculté. Toutefois, ces enseignements absents de toute régulation ne connaissaient d'autre loi que celle de l'offre et de la demande, les enseignants étant directement rémunérés par leurs élèves eux-mêmes. Des abus graves se manifestèrent à l'image d'une concurrence indigne entre professeurs ou de l'absence de contrôle de l'instruction dispensée. La jalousie des uns et la malveillance des autres obligea l'Eglise à intervenir afin de réglementer l'Université à partir 1220 comme en témoigne les bulles pontificales du cardinal Conrad (17) :

1° Nul ne pourra prétendre à l'honneur de la maîtrise, qu'il n'ait été auparavant examiné par des docteurs-régents, et qu'il n'ait en conséquence reçu de l'évêque de Maguelone la licence d'enseigner et de pratiquer.

2° On choisira à la pluralité des voix un des docteurs-régents pour être chancelier et juge de l'Ecole.

3° Ce chancelier aura le droit de régler les disputes et les différends qui existeraient tant entre les Maîtres qu'entre les Ecoliers. (16)

A partir du XIVème siècle, l'école de médecine sera financée par les rois de France et les différents maîtres se verront rétribués, non plus par leurs disciples, mais par l'Etat lui-même. Les quatre premiers Professeurs seront nommés par Louis XII et un appointement sera fixé. Au XVIème siècle, afin de clarifier leur statut, est créé le rang de docteur-agrégé ainsi que les chaires d'Anatomie et de Botanique, de Chirurgie et de Pharmacie. L'Anatomie, c'est justement dans ce domaine que la Faculté de Montpellier sera l'un des précurseurs puisqu'en 1376, le duc d'Anjou autorisera l'établissement à pratiquer des dissections chaque année sur le cadavre d'un criminel préalablement exécuté (16). Cette avancée contraire à la religion de l'époque, la religion juive et catholique punissant fortement les dissections humaines,

permettra même à Montpellier d'ériger le premier amphithéâtre d'anatomie en Europe et ainsi d'assister à des dissections humaines par Guillaume Rondelet au XVIème siècle. Un autre exemple d'avant-gardisme pourrait être donné à travers l'histoire de la Botanique et de Richer de Belleval. En effet, sous Henri IV, il obtient la création du Jardin des Plantes faisant ainsi de la Faculté de Montpellier le premier établissement équipé d'un tel atout en 1596 (17).

Les Sciences Médicales n'en étaient pas moins honorées puisque comme le rappelle Alfred Castan dans son cours de 1875, *Coup d'œil sur l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, des noms illustres peuvent y être associés parmi lesquels Lazare Rivière et sa *Praxis Medica*, François Chicoyneau et le traitement de la peste de 1720 à Marseille, Théophraste Renaudot et la volonté d'ouvrir des consultations gratuites pour les pauvres à Paris, Sauvages et la description de plus de 2400 *espèces de maladies*, Barthez et le *Principe Vital*, ou encore Guy de Chauliac (fig. 11) et la restauration de la chirurgie. En outre, au XVème siècle, l'Université de Montpellier comprit très vite l'importance d'un enseignement clinique et c'est pourquoi elle n'accordait le titre de Docteur uniquement aux bacheliers ayant exercé au minimum cinq années hors de la ville et sous la surveillance d'un docteur expérimenté.



Figure 11 – Guy de Chauliac

Ces différents éléments donneront finalement une longueur d'avance à la faculté de Montpellier sur celle de Paris, une histoire riche et des médecins réputés feront la renommée de cette école. Cet environnement se réclamant d'Hippocrate comme le montre fièrement sa devise : « *Olim Cous nunc Monspeliensis Hippocrates / Jadis, Hippocrate était de Cos, maintenant il est de Montpellier* » conduira les premiers pas de Frédéric Bazille en tant qu'étudiant et c'est au sein de ce trésor historique que notre peintre passera les trois premières années à s'initier à la médecine.

2.2.2 *Des études de médecine motivées par l'anatomie*

Bachelier ès sciences en 1859 qu'il obtiendra avec la mention *passable* comme le montrent les figures 12 et 13, Frédéric Bazille profitera de la réforme de 1858 et s'inscrira peu après à la faculté de médecine de Montpellier. Les seules traces de son passage au sein de la faculté peuvent être retrouvées dans les archives de l'école. En effet, la correspondance qu'il initie avec ses parents date de l'époque parisienne, soit trois ans après avoir commencé les études de médecine. Ainsi, pour reconstituer son parcours, basons-nous sur les deux types de documents que sont les archives de la scolarité de la faculté de médecine comprenant les fiches d'inscription et les procès-verbaux d'examens ainsi que les documents retraçant les cours dispensés à l'époque de notre artiste.

Les études de médecine sont régies par la loi du 19 ventôse an II de 1803 (19). A ce titre, elles comportent quatre années d'étude sanctionnées par cinq examens et une thèse permettait d'atteindre le rang de docteur en médecine. Chaque examen est assigné à au moins deux matières parmi lesquels le premier comprend l'anatomie et la physiologie, le deuxième la pathologie et la nosologie, le troisième la matière médicale, la chimie et la pharmacie, le quatrième l'hygiène et la médecine légale, et le cinquième portant sur la clinique interne ou externe selon le titre de docteur en médecine ou de docteur en chirurgie (19). Ces examens nécessitent une maîtrise du latin, c'est pourquoi le décret impose la soutenance de deux examens en latin tandis que la rédaction de la thèse peut être en langue française ou latine. Une fois le cinquième examen validé dans l'une des trois facultés de Médecine, Paris, Montpellier ou Strasbourg, l'étudiant était considéré comme « licenciés » ce qui lui valait le droit d'exercer la médecine pour une durée d'un an et un jour (22).

Baccalauréat ordinaire

Le Quatre Août 1839, les minutes du jury d'examen de la faculté de médecine, assisté de M. le Recteur, professeurs de la faculté de lettres, résidant à Montpellier.

La lecture des compositions fait sur la surveillance de 1111 le jury des candidats par les candidats de la série de ce jour, au nombre de dix sept, savoir :

Aguarone, Auguste Louis Bonni, né à la Ville de Cap (Cap de Picard) (supérieur) le 26 septembre 1839.

Aycard, Philippe Ernest, né à Boulogne (Nord) le 14 août 1838,

Bazille Jean Frédéric, né à Montpellier (supérieur) le 6 décembre 1841

Maillet, Jean Gaston Elieus, né à Carbis (Nord) le 7 juillet 1839,

Chevalier, Jean Paul Jules, né à Castellon (Nord) le 9 5^{me} 1839,

de Lizins, Jean Marie Pierre, né à Castron (supérieur) le 12 mars 1841,

de Saqui-Saurès, Marie Joseph Ernest, né à Lannusse (Boulogne) le 1^{er} Mars 1839.

Vincent, Auguste Ferdinand, né à Séguis (Nord) le 28 mars 1839,

Tosse, Alide, né à Saurat (Nord) le 1^{er} février 1840,

Trombert, Pierre Louis Marie Eximé, né à Nimes (Nord) le 17 octobre 1840,

Boutelery Pierre Elieus, né à Bayonne (Basses Pyrénées) le 24 9^{me} 1840,

Durand Paul Jeanne, né à Montpellier (supérieur) le 19 juillet 1839,

Gaullouir, Jeanne, né à Bourg Saint (Nord) le 19 septembre 1832.

Boudat Montigny, Jean Jules, né à Castellon (Nord et Supérieur) le 22 Mai 1840,

Cazanave, Charlemagne Jean Pierre, né à Carcassonne (supérieur) le 28 janvier 1836. Bachelier le 20 7^{me} 1837.

Rumel, Hippolyte Elieus, né à Gallargues (Nord) le 11 9^{me} 1841,

Kialletta, Joseph Augustin, né à Montaurand (supérieur) le 16 février 1839

Ont été admis à subir aux épreuves orales, avec le vote si après avoir vu le candidat dans le nom de sa série :

Cazanave, avec une balle blanche et une rouge

Aguarone avec deux rouges

Bazille avec deux rouges

Chevalier avec deux rouges

de Lizins avec deux rouges

de Saqui-Saurès avec deux rouges

Vincent, avec une blanche et une rouge

Figure 12 – Procès-verbaux du baccalauréat de 1859, partie 1/2 (87)

NUMÉROS D'ORDRE.	PROCÈS-VERBAUX D'EXAMEN ET DE RÉCEPTION.	DEPUIS 1820.	DÉCRET DU 15 MARS 1825 N° 1000 R. 1000
	<p>Fesse, avec deux blancs-blancs, Gauthier, avec deux rouges. Rumb avec un blanc et un rouge.</p> <p>Il lui a été fait, par commission, à Paris, en date du 15 Mars 1825, un examen oral, à la suite duquel le candidat a été reçu pour chaque matière à l'examen de la faculté de Médecine.</p> <p>Caranore, dix blancs, dix rouges, une note. Equarone, une blanc, dix rouges, quatre notes. Bazille, deux blancs, dix rouges, deux notes. Chavalier, un blanc, huit rouges, une note. De Simeon, une blanc, huit rouges, une note. De laque-Sanne, quatre blancs, quatre rouges, deux notes. Vincent, deux blancs, huit rouges. Fesse, quatre blancs, dix rouges, une note. Gauthier, dix rouges, quatre notes. Rumb, deux blancs, quatre rouges, quatre notes.</p> <p>Ont été déclarés admissibles au grade de Bachelier en Médecine: A eu la mention assez bien:</p> <p>M. Caranore, Fesse avec la mention <i>Distinction</i></p> <p>Bazille Chavalier De Simeon De laque-Sanne Vincent</p> <p>Ont été déclarés non admissibles: Equarone Bazille Chavalier De Simeon De laque-Sanne Vincent</p> <p>Il est signé en double par les membres de la Faculté: M. M. Lignard, Manthonne, Wolf et Armand.</p> <p>Lignard Manthonne Wolf Armand</p>		

Figure 13 – Procès-verbaux du baccalauréat de 1859, partie 2/2 (87)

Ainsi, au regard des différentes disciplines enseignées, le docteur François-Bernard Michel, membre de l'Académie nationale de Médecine et auteur de *Bazille (1841-1870)*, a émis l'hypothèse que le contrat liant Bazille père et Bazille fils concernant l'étude de la médecine fut motivée par la possibilité d'étudier l'anatomie (20). En effet, issu d'une famille composée d'artisans serruriers, arquebusiers et orfèvres, fils d'un avocat reconverti en agriculteur, et frère d'un futur banquier (fig.1), Frédéric Bazille ne détient aucune filiation naturelle à la médecine si ce n'est des parents éloignés, Alphonse Tissié et Emile Teulon-Valio, issu de la même génération et devenus plus tard médecin et administrateur des hospices (fig.2 et 3). Ce choix des études médicales aurait donc pu être motivé par l'étude de l'anatomie qui fut d'une renommée certaine à la faculté de Montpellier.

D'abord morphologique comme en témoigne la statuaire antique, l'anatomie s'est peu à peu développée pour devenir constitutive par les travaux de Vésale et *La Fabrique du corps humain*, lui succède alors l'anatomie pathologique explicative des maladies, avant que n'arrive celle réparatrice enseignée à la faculté de notre peintre. Ainsi, l'étude de l'anatomie pourrait concorder avec les occupations extra-scolaires de Bazille, puisqu'en parallèle de ses études de médecine, il officiait dans l'atelier de Baussan père et fils, spécialisé dans la statuaire. Ces notions d'anatomie auraient donc pu lui permettre de mieux appréhender la question des proportions et des formes pour finalement se rapprocher davantage de la réalité des corps. D'ailleurs, cet intérêt pour l'anatomie doit être noté puisque les études anatomiques de 1863 (fig.14), datant de son apprentissage à l'atelier Gleyre à Paris, correspondent aux premiers travaux que l'on retrouve dans son œuvre, preuve que la représentation des corps fut une problématique centrale de son début de carrière. D'ailleurs, une fois arrivé à Paris, Bazille confiera à son père : « Les cours de l'Ecole de Médecine commencent demain, je compte suivre ceux d'anatomie » (5) ou encore lors de son passage à Lyon où il évoque sa visite éclair du musée et « les statues du Rhône et de la Saône de Coustou *qu'il n'a pas trouvées fort belles malgré leur réputation* » (5), comme un acte prémédité permettant l'étude et l'appréhension à la fois des corps et de son art.

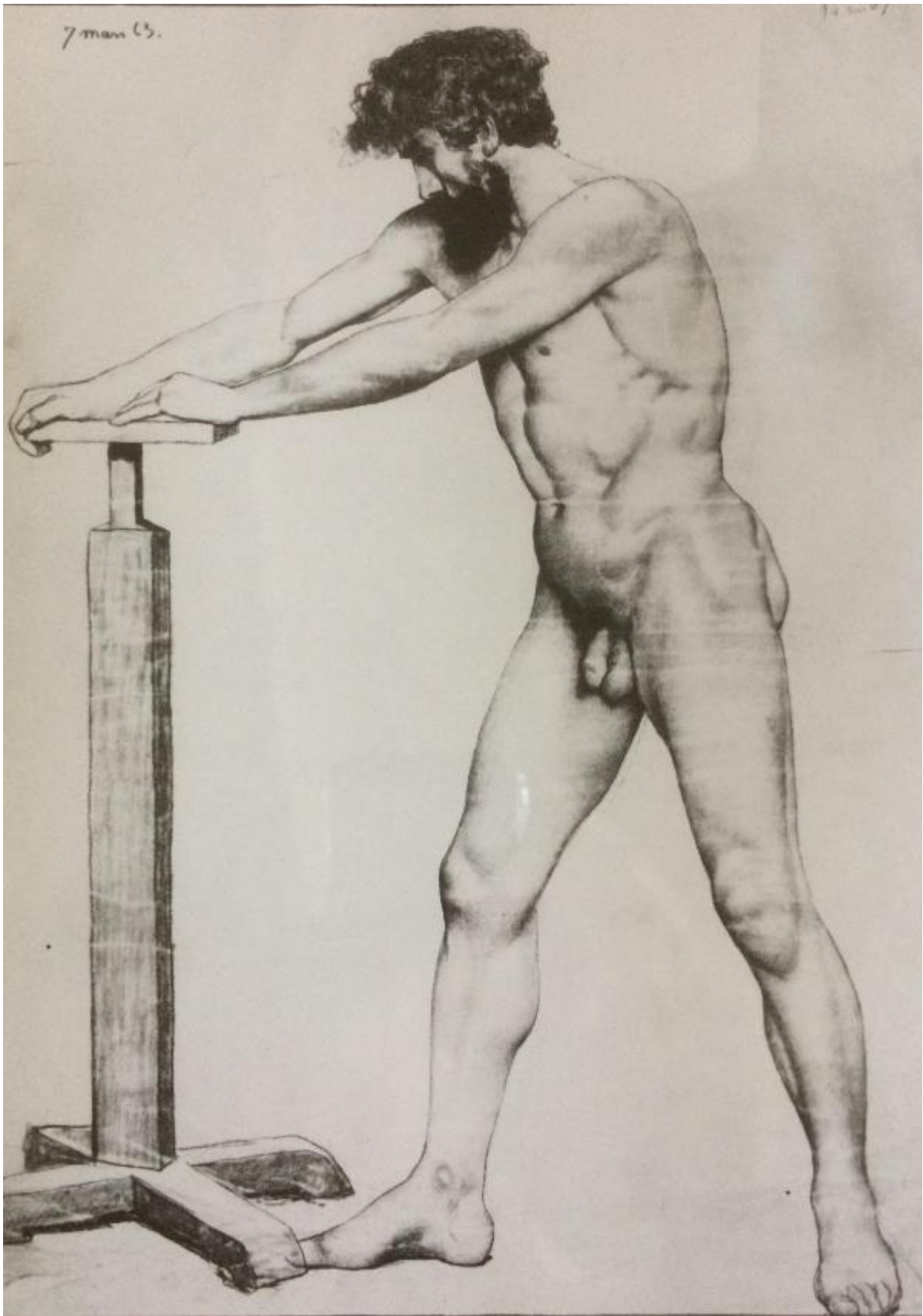


Figure 14 – *Académie d'homme*, Frédéric Bazille, 1863
Crayon et fusain sur papier, 62 x 47cm
Musée Fabre, Montpellier

2.2.3 Examens et résultats

Concentré sur la sculpture, Frédéric Bazille doit naviguer entre l'étude de la médecine et sa passion pour l'art afin de satisfaire la volonté du père. Les différentes archives que nous avons pu retrouver à la faculté de médecine de Montpellier permettent de retracer son parcours universitaire. Comme le révèle la figure 15, l'obtention du doctorat en médecine requiert seize inscriptions à la faculté puisque les quatre années d'étude étaient elles-mêmes décomposées en quatre trimestres. Ainsi en janvier, avril, juillet et novembre de chaque année, les aspirants médecins devaient se réinscrire pour pouvoir se présenter aux examens de fin d'année et à l'examen de réception précédant la soutenance de la thèse de médecine (23).

Bazille Jean Frédéric né à Montpellier (Hérault) le 6 Août 1841 L. père Gr. rue 70° 71 Montpellier	D. de Sciences Montpellier le 5 avril 1859 Dipl. le 18 mai 1859 N° 8583 F. Bazille	1 ^{er} Nov. 1859	5 ^{er} Nov. 1860	9 ^{er} Nov. 1861	13 ^e
		2 ^e Janvier 1860	6 ^e Janvier 1861	10 ^e Janvier 1862	14 ^e
		3 ^e Avril	7 ^e Avril	11 ^e Avril	15 ^e
		4 ^e Juillet	8 ^e Juillet	12 ^e Juillet	16 ^e

Figure 15 – Registre d’inscription de la Faculté de Médecine, partie 1/2
Faculté de Médecine, Montpellier

1 ^{er} 6 Août 1860 Satisfait	3 ^e	5 ^e
2 ^e 23 Juillet 1861 pour un examen le 11 ^e 6 ^e 1861 Satisfait	4 ^e	6 ^e
3 ^e 20 Août 1861 Satisfait		
4 ^e en cert. le 20 Août 1862		

Figure 16 – Registre d’inscription de la Faculté de Médecine, partie 2/2
Faculté de Médecine, Montpellier

Sur le registre d’inscription de la faculté de médecine (fig. 15) figurent en première colonne le nom et le lieu de naissance de l’élève et le domicile des parents. Dans la colonne 2 sont inscrits les titres d’admission tandis que les quatre suivantes correspondent aux inscriptions par trimestre selon les années d’étude. Pour se rendre compte des mentions, il faut lire la figure 16 à la suite de la 15, la première colonne donnant les indications sur la réussite ou non à l’examen de fin d’année ayant lieu en juillet ou août. Ainsi, à la lecture de ses deux

documents, l'on se rend compte que Bazille ne comptera que douze inscriptions à la faculté de Montpellier validant ainsi les trois premières années de médecine avant de partir à Paris et suivre les plus grands professeurs pour *se fondre dans la masse des étudiants, les stagiaires, restant dans le troupeau des observateurs passifs, auditeurs et au mieux spectateurs* (23).

du 6 Août 1860

Mr. Bazille	a subi le 1 ^{er} examen de fin d'année	Satisfait	30
Mr. Cavani	1 ^{er} examen de fin d'année d'office (malade)		30
Mr. Vincent	1 ^{er} examen de fin d'année ^{med}	Satisfait	30
Mr. Carvaillon	1 ^{er} — — — — —	Satisfait	30
Martind	R. Moitziou	G. Pecholies	
			7,20.

Figure 17 – Procès-verbal d'examen et de réception de l'examen de 1^{ère} année
Faculté de Médecine, Montpellier

du 31 Juillet 1861

PROCÈS-VERBAUX D'EXAMEN ET DE RÉCEPTION.			MONTANT DES DROITS.	
N ^o CANDIDAT	EXAMEN	RÉSULTAT	DROITS	DROITS REMIS
			SOLDÉS.	qui seront ordonnés par le Ministre de l'Instruction publique.
Reçus.			7,20 =	50.
Mr. David	a subi le 2 ^e examen de fin d'année	Satisfait	30	
Mr. Bazille	2 ^e — — — — —	ajourné	30.	
Mr. Hatoly	2 ^e — — — — —	Satisfait	30.	
Mr. Cauby	2 ^e — — — — —	Satisfait	30.	
G. Duma			M. Bourdet	

Figure 18 – Procès-verbal d'examen et de réception de l'examen de 1^{ère} session de 2^{ème} année
Faculté de Médecine, Montpellier

Les procès-verbaux des différents examens peuvent sans doute nous donner une indication concernant l'intérêt de Bazille pour les études de médecine. En effet, à l'examen de première année du 6 août 1860, il n'obtient guère mieux que la mention *satisfait* (fig.17) alors que pour la deuxième année, il se retrouve même ajourné à l'examen de première session du 31 juillet 1861 (fig.18) avant de finalement valider l'année avec la mention *médiocre* (fig.19). La troisième année sera elle validée avec la mention *satisfait* (fig.15) à l'examen du 30 août 1862. A la lecture de ces procès-verbaux, nous pouvons suggérer que Bazille ne voit pas ses études de médecine comme étant son principal objectif étayant alors l'idée qu'elles lui serviraient à approfondir ses connaissances en anatomie pour parfaire l'art pour lequel il se consacre pleinement.

PROCÈS-VERBAUX D'EXAMEN ET DE RÉCEPTION.			MONTANT DES DROITS	
N ^{os} D'ORDRE.			DROITS SOLDÉS.	DROITS NON SOLDÉS.
		du 11 Novembre 1861	4 20	
	M ^r Carani a subi l'examen de fin d'année de 2 ^{ème} année	médiocre	30	
	M ^r Réglade 2 ^{ème} inf de 2 ^{ème} année	Satisfait	30	
	M ^r Bazille 2 ^{ème} inf	médiocre	30	
	M ^r Guyon 2 ^{ème} inf	médiocre	30	
	M ^r Lavo 2 ^{ème} inf	Satisfait	30	
	M ^r Talasc 2 ^{ème} inf de 2 ^{ème} année	médiocre	30	
Benoit A. Mourdet				
L. Montaud				

Figure 19 – Procès-verbal d'examen et de réception de l'examen de 2^{ème} session de 2^{ème} année
Faculté de Médecine, Montpellier

2.3 Deuxième cycle : époque parisienne

Au contraire de l'époque montpelliéraine où les traces écrites de la vie de Frédéric Bazille nous font défaut, la correspondance parisienne qu'il entretient avec ses parents

constitue une source majeure d'informations sur son mode de vie puisqu'y sont relatés aussi bien ses fréquentations et ses sorties, sa vie à la faculté et ses visites à l'hôpital, ses problèmes d'argent et ses compagnons d'ateliers. Ce lien les unissant où l'on retrouve toujours la bienveillance de Camille Vialars et parfois la rancœur envers Gaston Bazille nous permet de retracer la vie de notre artiste loin de ses racines et du cercle familial et c'est donc le portrait d'un Bazille libre qu'il nous est permis d'entrevoir.

2.3.1 *Des études de médecine documentées par la correspondance*

Au regard des différents éléments qui nous sont parvenus, il est possible que la poursuite des études de médecine à Paris ne fût qu'un prétexte afin de monter à la capitale pour poursuivre son apprentissage artistique. A Paris, Bazille découvre ce qui lui fait défaut dans le sud. Les concerts à l'opéra et les représentations théâtrales, la statuaire grecque du Louvre et les différents ateliers de peintres, les représentations chantées et les concerts de musique classique sont autant d'éléments que le jeune Bazille dévore dans sa nouvelle ville. L'émulation culturelle qu'il y retrouve nourrit sa curiosité et approfondit son art tandis que l'éloignement géographique qui l'isole du giron familial permet son émancipation et assouvit son désir de liberté. Ainsi, dans la capitale, Bazille trouve là l'endroit parfait pour pouvoir s'exprimer avec toutefois quelques contraintes.

Inscrit en quatrième et dernière année de médecine à Paris (fig.20), Frédéric Bazille commence l'année scolaire la semaine du 10 novembre 1862 par des visites à l'Hôpital de la Charité (27) qu'il conjugue à l'atelier Gleyre. Le dimanche 16 novembre, la veille de la rentrée, il écrit une première lettre à son père pour lui faire part des événements passés : « Je vais tous les matins à l'atelier où on ne plaisante plus. Je travaille tant que je peux, et j'ai vu avec plaisir qu'il y a des rapins encore plus faibles que moi. Les cours de l'Ecole de Médecine commencent demain, je compte suivre ceux d'anatomie. Je suis allé deux ou trois fois cette semaine à la visite de Mr Velpeau. Ne crois pas que je reste sans rien faire, je m'*ennuyerais*, même ici. » (25). Ici, Bazille semble vouloir rassurer son père sur ses activités parisiennes. Entre étude d'art et apprentissage de la médecine, notre artiste semble même vouloir insister sur son caractère travailleur, preuve s'il en est de l'oisiveté que Gaston Bazille lui prête.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Relevé des Inscriptions.

M *Bazille Jean Frédéric*
 né le 6 Décembre 1841 à Montpellier
Hérault

BACHELIER ÈS LETTRES, le
 BACHELIER ÈS SCIENCES, le *Janvier 1859 à Montpellier*

MONTANT de L'ISSCRIFT.	DÉSIGNATION DU TRIMESTRE de la prise DE L'INSCRIPTION.	NUMÉRO du paiement de L'ISSCRIFT.	MONTANT de L'ISSCRIFT.	DÉSIGNATION DU TRIMESTRE de la prise DE L'INSCRIPTION.	NUMÉRO du paiement de L'ISSCRIFT.
1 ^{er} le	TRIMESTRE 186		9 ^e le	TRIMESTRE 186	
2 ^e le	<i>Gouze</i>		10 ^e le	<i>Montpellier</i>	
3 ^e le			11 ^e le	_____	
4 ^e le			12 ^e le	_____	
5 ^e le			13 ^e le	<i>1^{er}</i> _____ <i>10/14</i>	
6 ^e le			14 ^e le	<i>1</i> _____ <i>63 10/55</i>	
7 ^e le			15 ^e le	<i>2</i> _____ <i>1963</i>	
8 ^e le			16 ^e le	<i>4</i> _____ <i>67 6/78</i>	

Signature de l'Élève. *J. Bazille*

Le Secrétaire de la Faculté. *S. Zuccato*

Figure 20 – Relevé des Inscriptions de la Faculté de Médecine de Paris
 Archives Nationales, Paris

Arrivé l'année de l'intronisation du doyen Rayer à la tête de la Faculté de Médecine de Paris, c'est entre violence et contestation que notre peintre ne manquera pas de relater à sa mère les évènements se passant en amphithéâtre le jour de la rentrée : « Deux heures avant l'ouverture des portes de l'amphithéâtre plus de deux mille jeunes gens étaient réunis dans la cour, occupés à vociférer et à casser les vitres. Quand les portes ont été ouvertes la presse était si forte qu'un étudiant a eu le bras cassé et plusieurs ont été à demi étouffés. Tu ne te figures pas le sabbat qui a accueilli le pauvre doyen, il n'a pas pu prononcer un seul mot. Les étudiants en frappant dans une porte ont failli faire tomber un buste de l'empereur sur la tête des professeurs, le doyen s'est levé d'un air digne, et mettant la main sur le buste il s'est écrié, oui je le soutiendrai ! Les huées n'ont fini que grâce à l'intervention d'une centaine de sergents de ville qui ont mené une dizaine d'élève en prison. Les journaux n'ont pas osé parler de cette scène, il paraît même qu'on le leur a défendu » (26). Dans ce passage, Bazille rétablit les faits puisque dans le journal *Le Siècle* parut le lendemain de la rentrée, le 19 novembre 1862, il est question d'une rentrée totalement paisible et sans heurts : « La séance de rentrée de la faculté de médecine a eu lieu hier à une heure. Elle a été présidée par le docteur Rayer, membre de l'Institut, doyen de la Faculté, assisté des professeurs de l'école. La séance a été ouverte par un discours du doyen. » (26).

Également, le 1^{er} décembre 1862, Bazille nous livre un aperçu de sa vie quotidienne en ne manquant pas de mentionner les différents repaires d'étudiants en médecine qu'il fréquente : « A cette heure, je vais déjeuner dans une pension d'étudiants située près de la rue Serpente, car j'ai renoncé à manger au café Caron, c'est trop cher. Dans cette pension où l'on mange ma foi très bien et beaucoup, on paye le déjeuner 16 sous et le dîner 25, le vin non compris. Ces chiffres doivent te paraître étonnants de bon marché, il n'en est pas moins vrai que je m'y retrouve parfaitement nourri. Le matin on a la soupe, deux plats à choisir entre une douzaine, et du dessert. Le soir on a la soupe, le bouilli, deux plats, de la salade et du dessert. J'ai de plus l'agrément de n'être là qu'avec des étudiants en médecine, dont plusieurs amis du collège. » (27). A travers cet extrait, il est intéressant de noter que la notion d'argent sera toujours une épreuve pour Bazille. En effet, il semble bien plus attaché à évoquer la question pécuniaire que le restaurant lui-même comme une façon de rendre compte à ses parents sur les dépenses qu'il tient. D'ailleurs, ce sentiment ne peut être qu'exacerbé par les mots qu'il emploie pour saluer son père le jour de l'an : « Cher bienfaiteur ! Je te souhaite une bonne année suivie d'une foule d'autres » (28).

Soucieux pour l'avenir de son fils bercé par le rêve de peinture, Frédéric cherche à rassurer son père sur son sérieux concernant la médecine. A cela, il demande à sa mère de lui transmettre ses quelques mots : « Malgré la bienveillance des lettres de mon père, je vois qu'il tremble toujours à mon sujet. Il a bien peur que je me conduise mal, mais surtout que je ne travaille pas. Rassure-le, de toute manière je te prie, je vais toujours régulièrement à l'atelier, et je suis tous les cours de médecine qui me sont nécessaires. » (28). En addition, Bazille ajoute dans cette lettre du 8 janvier 1863, une preuve supplémentaire des problèmes d'argent et des comptes qu'il rend à ses parents : « Je ne veux pas faire la Sainte-Nitouche, et vous dire que je vis en Carmes déchaussés, je te dirai donc que je vais au théâtre aussi souvent que mes moyens me le permettent. » (28). A cela, c'est une réponse tendre et bienveillante du père que l'on retrouve trois jours plus tard dans l'une des plus longues lettres qu'il lui fait parvenir : « Tu me promets une de tes œuvres de l'atelier, ne manque pas je te prie de me l'envoyer, j'y compte et je l'attends. Tu pourrais nous donner quelques détails plus précis, sur les gens avec qui tu vis ; continues-tu de manger à ta pension d'étudiants de la rue Serpente ? Combien êtes-vous à l'atelier ? M. Gleyre y vient-il souvent ? T'a-t-il donné quelques conseils utiles ? Quels sont les pièces que tu as vu jouer aux divers théâtres ? » (29). Nous ne manquerons pas de noter qu'ici Bazille père évite tout sujet source de conflit puisqu'il évite habilement d'évoquer la médecine.

En février 1863, l'on en apprend davantage sur le rythme des études de Frédéric lorsqu'il fait parvenir cette missive évoquant son emploi du temps à la faculté et à l'atelier : « Tu me croiras peut-être difficilement mais je t'assure que je me suis mis au dessin avec acharnement. Je vais chaque matin à l'atelier à 8 heures et je n'en sors qu'à 3 heures du soir. Le temps qui me reste dans l'après-midi me suffit à suivre deux cours de l'Ecole de Médecine, l'un d'anatomie, l'autre de chirurgie. Je vais aussi souvent aux cours de MM. Philatère Chasles et Saint-Marc-Girardin. » (30). De la même façon, il fait plusieurs fois référence aux cours de dissection qu'il suit : « Je suis allé hier avec mon ami Pin d'Allais à la salle de dissection. Il a un cadavre et veut bien que j'en profite » (31). Ici, l'on peut noter le choix des cours d'anatomie et de chirurgie qui renvoie à sa volonté d'étudier les corps que nous mentionnions précédemment. Au-delà, Bazille adapte le rythme de ses études de médecine en fonction de son emploi du temps à l'atelier nous laissant à penser des priorités qu'il accorde à chacun. Rappelons-le, Bazille suit sa quatrième année de médecine à Paris et prépare donc les cinq examens permettant de soutenir la thèse de médecine. Durant l'année scolaire 1862-1863, l'objectif est donc de préparer et de se présenter à ces examens comme il

le souligne dans une lettre datant du 26 février 1863 : « C'est le commencement de la préparation de mon premier examen de doctorat », le premier étant un examen d'anatomie (31).

D'ailleurs pour parfaire sa connaissance de l'anatomie, Bazille évoque les plus grands auteurs de son temps parmi lesquels Jean Cruveilhier et son *Anatomie descriptive* de 1836 ou son *Traité d'anatomie descriptive* de 1845 : « Tu sais que je suis un cours d'anatomie, je n'ai pas cessé et je lis presque tous les jours quelques pages de mon Cruveilhier » (31). Aussi, il suit les cours particuliers d'un ancien interne fraîchement diplômé, le docteur Fort : « Cet argent sera fort bien employé, je t'assure. Il me servira pour ce mois-ci à payer des répétitions d'anatomie que me donne le Docteur Fort, ancien interne. C'est mon ami Pin qui m'a indiqué le moyen de préparer mon examen. Tous les jours de 2h1/2 à 4h1/2 nous allons chez ce professeur, il possède un petit amphithéâtre qui a l'avantage d'être tout près de l'école de médecine, il nous fait disséquer en nous donnant notre leçon. De plus, tous les soirs, de 8 à 9, nous prenons une leçon avec lui de micrographie. » (32). N'en déplaise à son père qui voit plus de paresse que d'effort dans ses décisions.

Ce rythme de vie entremêlant deux emplois du temps provoque chez notre jeune peintre une fatigue et un découragement vis-à-vis de ses études de médecine comme il aime à le rappeler lors de sa réinscription à la faculté au mois de juillet 1863 : « Je pense déjà avec effroi à l'année prochaine, je serai bien seul ; il est vrai que j'aurai de la besogne à abattre avec mes examens de doctorat, et la peinture. » (33). Également, Frédéric Bazille évoque cette fatigue à travers ces mots dans une lettre datant de novembre 1863 : « Je travaille vraiment beaucoup, ou du moins comme je ne l'ai jamais fait. Il me tarde bien d'être délivré de ce premier examen pour pouvoir, pendant deux ou trois mois, me livrer exclusivement à la peinture. [...]. Je trouve une bien grande différence, entre ma vie d'à présent et celle que je menais l'année dernière avec mes bons amis de Montpellier, je me trouve souvent bien seul, ce sera pis quand mes soirées ne seront plus occupées par mon examen » (35). Cette pesanteur des études qui l'accable ne fait que s'accroître à l'approche des examens programmés pour le 31 janvier 1864 comme le révèle les mots suivants : « Il me tarde infiniment d'être au mois de janvier, d'abord pour ne plus penser à cet examen, ensuite pour m'installer dans mon atelier. » (37). En décembre 1863, il évoque même un possible échec : « Je travaille toujours beaucoup mon examen, je passe par des alternatives de découragement et de confiance, prenons une moyenne et espérons que je les passerai tout juste, à l'époque fixée. » (38).

Ainsi, cette période d'automne-hiver 1863 marque un changement dans le comportement de notre peintre puisqu'il se consacre d'avantage mais à contrecœur à la médecine dans l'optique de se présenter au premier examen parmi les cinq nécessaires pour pouvoir soutenir sa thèse. Les marques de découragement se font de plus en plus fortes laissant à penser à un possible abandon de la médecine et c'est d'ailleurs dans une lettre datant du 12 octobre 1863 que Gaston Bazille, ne manquant pas de remarquer sa lassitude, le pousse à se présenter aux examens : « Il te faut cette année penser sérieusement à ta médecine et à tes examens. Tu m'as promis de passer le premier d'ici au mois de janvier, je compte sur ta promesse [...] fais de l'anatomie et beaucoup. » (34). Outre la lassitude, la marque de l'abandon est de plus en plus pressante puisqu'il va même jusqu'à encourager Frédéric à s'inscrire aux examens suivants : « Tu parles de prendre quelques mois de repos après ton examen passé, tu n'en auras pas le temps, ce me semble, et les autres examens sont là qui te talonnent, je ne veux pas que tu t'éternises à Paris, et il te faut employer la fin de l'année aussi bien que le commencement. » (36). Finalement, ce rejet de la médecine de la part du fils ne peut être que symbolisé par la lettre qu'il envoie à ses parents le jour de l'an 1864. Dans celle-ci, souhaitant seulement satisfaire son père, c'est avec ces mots laconiques qu'il écrit : « Puisses-tu me voir docteur en médecine tant que tu voudras, mais jamais médecin, puisses-tu surtout me voir en peintre non pas célèbre, mais faisant de beaux tableaux. » (28).

2.3.2 *La médecine sacrifiée sur l'autel de la peinture*

Sur les conseils de son père, Bazille supporte tant bien que mal cette situation. L'examen programmé le 31 janvier 1864, Bazille s'affaire quelques jours avant à financer son inscription mais aussi à préparer ses parents à un éventuel échec et c'est par ces mots qu'il évoque la situation maintenant infernale : « Mon atelier le matin et le soir la médecine, je n'attends pour me présenter que l'argent nécessaire que je te prie de m'envoyer, c'est 90 francs et des centimes. Tu ne voudras pas, je pense, que je supporte cette dépense. J'ai bien peur de ne pas être reçu, et je te prie de ne pas trop parler de mon examen avant l'évènement. » (39). Dans l'une des plus longues lettres qu'il leur écrira, Bazille ne fait allusion aux examens qu'à travers les frais d'inscription et occultera l'avancées de ses révisions. Ici, il évoque bien plus les dîners auxquels il participe, les déboires lui arrivant au théâtre ou la vie de l'atelier que les échéances prochaines. Cette attitude ne manque pas de soulever l'agacement du père remettant en cause son mode de vie et ses choix et c'est par

cette missive datant du 25 janvier suivant qu'il lui répond : « Ce que tu dis de M. Gleyre et de la marche de son atelier ne m'a pas fait plaisir ; un travail sans directeur, sans quelques bons conseils ne doit pas être bien fructueux, et je crains que tu profites mal de ton temps. Tes craintes pour ton examen, je les ai éprouvées comme toi en pareille occasion mais elles me laissaient dans la cour de l'école, et une fois assis sur le fauteuil, il n'en était plus question, et j'avais toute ma présence d'esprit. Je souhaite bien qu'il en soit ainsi pour toi, et que dans quelques jours nous recevrons une bonne nouvelle, tu comprends avec quel plaisir elle sera accueillie. » (40). Entre condamnation de son mode de vie et encouragement pour ses examens, l'attitude de Bazille père n'est que le reflet de son agacement et il ne souhaite que le succès de son fils pour son prochain examen.

Enfin, à quelques jours de ce premier test, Frédéric Bazille voit ses examens repoussés et c'est avec soulagement qu'il accueille cette nouvelle : « Je te suis bien reconnaissant pour l'argent que tu m'as envoyé. Je vais immédiatement consigner à la Faculté de Médecine pour mon examen. Je ne crois pas malgré cela le passer tout de suite. Il y a à cette époque de l'année beaucoup d'étudiants inscrits pour le même examen, mon tour ne viendra guère que dans quinze jours. Ce retard aura pour moi un avantage, c'est que je saurai longtemps à l'avance le nom de mes examinateurs, je pourrai repasser plus particulièrement les matières qu'ils demandent d'habitude. » (41). Dans cette lettre, Bazille fait mention de quinze jours de délais mais finalement son examen sera d'avantage repoussé comme le révèle ses mots du 25 février 1864 : « Pardon, ma chère mère, d'être resté si longtemps sans vous donner de mes nouvelles. Cela ne m'arrivera plus à l'avenir, surtout si tu m'en punis en ne me répondant presque pas. Mon examen est mon excuse. J'espérais savoir samedi dernier le jour exact où je le passerai, je n'ai pas reçu d'avis de l'Ecole de Médecine, ce n'est maintenant que samedi prochain que je serai fixé. » (42). Ce délai supplémentaire ne manque pas d'abattre le moral de Frédéric qui obtient le réconfort auprès de son père : « J'apprends avec peine tous ces retards que subit ton examen, je sais par expérience qu'il n'est pas agréable de rester si longtemps dans une pareille attente. Que cela te serve au moins pour bien revoir tes matières et repasser les points faibles. » (43).

En dépit de cela, l'attente se fait de plus en plus longue pour Bazille qui voit son examen repoussé plusieurs fois. Peu à peu, notre peintre perd patience et courage et n'hésite plus à évoquer pleinement la possibilité d'un échec. D'ailleurs en mars 1864, c'est avec un ton grave, entre peine et réalisme, que Bazille l'évoque : « Vendredi, ce n'est pas encore

aujourd'hui, mon cher père, que je puis t'annoncer le jour de mon examen. Ces retards m'ennuient bien plus que tu ne saurais le croire. Voilà bientôt un mois que je n'ai pas touché un pinceau et que je ne fais aucun progrès en peinture. Je suis dans une grande inquiétude sentant que je puis fort bien être refusé. » (44). A travers ces mots, nous pouvons également remarquer le parallélisme que Bazille fait entre la peinture et la médecine. Lorsqu'il consacre son temps à l'un, il régresse dans l'autre. Ici, nous nous rendons compte comment les études de médecine affectent son art et il est intéressant de noter le sens du terme *refusé* qu'il emploie. En effet, il pourrait bien entendu être ajourné à l'examen mais ce terme peut aussi s'entendre dans son sens artistique auquel cas il serait refusé aux expositions des salons officiels. Ainsi, lu dans ce sens, nous pourrions voir une nouvelle fois les priorités que Bazille donne à la médecine.

Finalement, le 13 mars 1864, il annonce tristement la date, sans enthousiasme : « Je n'ai rien à t'apprendre de nouveau, si ce n'est que je ne passe mon examen que de mercredi en huit. Je n'ai pas besoin de te dire que je suis très fatigué d'attendre ainsi, ces jours derniers j'ai un peu travaillé ma peinture, je vais encore l'abandonner pour huit jours. » (45), la date d'examen correspondant au mercredi 23 mars et sera finalement repoussé au jeudi 31 mars en raison des vacances de Pâques : « Ce n'est qu'hier que j'ai su que mon examen est encore renvoyé à jeudi prochain, à cause des vacances de Pâques. » (46). Le ton pessimiste des dernières lettres pousse Gaston Bazille à lui répondre avec enthousiasme tout en lui indiquant la nécessité de poursuivre les examens suivants : « J'ai appris avec plaisir que tu étais enfin fixé sur le jour de ton examen ces retards t'auront permis de revoir tes matières, et tu n'en auras que plus de chance de succès. [...]. Tu me parlais dans une de tes lettres d'une course à Honfleur, je ne suis pas opposé à cette partie de plaisir, mais il ne faudrait pas qu'elle se prolongeât, tu dois penser à ton second examen, et après quelques jours de repos, il sera bon de t'y remettre. » (47). Ainsi, à quelques jours d'un examen déterminant, c'est un Bazille fatigué par l'attente et las de ses études qui se présentera aux échéances.

Le 31 mars 1864, date de l'examen, Bazille envoie une lettre courte et solennelle annonçant les résultats auxquels il s'attendait. Et c'est avec un ton grave qu'il envoie ces quelques mots : « Mon cher père, je viens d'être refusé à mon examen, ce qui me cause beaucoup de peine, surtout à cause de toi. Je ne regrette pour ma part qu'une chose, c'est d'avoir perdu tant de temps que j'aurais eu grand besoin d'employer à la peinture, pour des études qui ne me serviront jamais. J'avais beaucoup travaillé, je puis te l'assurer, c'est ma

dissection qui m'a fait refuser. Je t'embrasse de tout mon cœur. F. Bazille. » (48). Encore une fois, nous ne manquerons pas de noter que le chagrin de Bazille n'est pas lié à l'échec de l'examen mais au temps consacré et perdu à la médecine en lieu et place de la peinture. Également, en dépit de l'intérêt qu'il éprouvait pour la dissection et des cours particuliers qu'il suivait, c'est bien cette discipline qui le renvoie aux rattrapages du mois de juillet, signe que la dissection n'a pas été choisi dans un but médical mais bel et bien artistique.

Afin de justifier cet échec, Frédéric invoque plusieurs arguments : « Comme je te l'ai dit, c'est ma dissection qui m'a fait refuser, quoiqu'elle ne fût pas très mauvaise. Il est probable que tu ne connais pas les noms de MM. Malgaigne, Jarjavay et Wel, qui étaient mes examinateurs. Nous étions trois à passer ensemble, dont un interne, nous avons échoué tous les trois. Tu trouves, mon cher père, que je suis déjà vieux pour passer mes examens de doctorat, je te dirais que qu'il n'y a pas d'étudiants plus jeunes que moi arrivés au point où j'en suis, ces examens se passent ordinairement à l'âge de 23, 24, 25 ans. » (49). A la lecture de sa défense, trois arguments sont avancés. Le premier concerne le jury d'examineurs qui, comme le laisse à penser Bazille, est d'une rudesse rare. De la même façon, il évoque les candidats ayant failli à son examen, deux étant du même niveau d'étude que lui et un autre interne en médecine. Rappelons que l'internat en médecine, formation non obligatoire à l'époque comprend l'élite du personnel soignant puisqu'elle nécessite au préalable un apprentissage en tant qu'externe assorti de deux concours. L'échec de Bazille est donc à relativiser d'autant plus que, comme il le mentionne, notre peintre fait partie des candidats les plus jeunes.

Dans cette même lettre, il est intéressant de noter la réaction de Bazille à l'annonce de cet échec. Même s'il est abattu par les résultats, notre peintre parvient à retrouver le réconfort auprès de la peinture comme pourrait en témoigner les trois semaines séparant l'examen de cette lettre. Durant ce temps, Bazille s'est pleinement retrouvé dans la peinture comme il semble en avertir son père : « Je crains, mon cher père, que tu ne me voies avec déplaisir me livrer tout à fait à la peinture, j'aimerais bien que tu me donnes ton avis formel à ce sujet. [...] Je compte en faire aussi sérieusement que possible, et je m'y attache chaque jour de plus en plus. » (49). Ici, Bazille indique qu'il retrouve toute sa liberté à travers la peinture venant confirmer, une fois de plus, son dégoût de la médecine. Parallèlement, pour la première fois, il suggère l'abandon de la médecine qu'il ne se prive plus d'annoncer de vive voix.

2.3.3 *Des rattrapages de juillet à l'abandon de la médecine*

Ce n'est qu'un mois plus tard, le 15 mai 1864, que Gaston répond à son fils en le rappelant à l'ordre : « Tu me parles d'une promenade à Honfleur, tu en as déjà fait une à Fontainebleau dont tu ne m'avais rien dit ; passe pour une promenade, mais à la condition, je le répète, que tu trouveras le temps de t'occuper de ton examen et de le préparer avant ton départ pour les vacances. Tu laisses complètement cette question de côté, mais je n'entends pas de cette oreille ; tes études de médecine sont la raison de ton séjour à Paris, ne les néglige pas si tu veux encore rester loin de nous. Le temps passe, le mois de juillet s'approche à grand pas, remets-toi donc sérieusement à l'ouvrage et dis-moi dans ta prochaine lettre à quelle époque tu pourras te présenter. » (50). Ici, le ton réprobateur de Gaston reproche les dernières décisions de son fils, aussi bien le temps consacré à la peinture à travers Fontainebleau et Honfleur que sa décision d'arrêter la médecine. Il ne manque pas de lui rappeler que la condition *sine qua non* de son séjour à Paris ne repose pas sur l'étude de la peinture mais bel et bien sur celle de la médecine. Même si Frédéric a finalement détourné le but initial de sa montée à Paris, sans passer ses examens il serait contraint de retourner à Montpellier. D'ailleurs, ce contrat entre père et fils ne peut être que symbolisé par les comptes financiers que tiennent l'un et l'autre créant alors cette relation de dépendance.

Peu importe les remontrances et les avertissements, Frédéric se confie à sa mère à travers une lettre qu'il signe depuis Honfleur le 1^{er} juin 1864 : « Il va falloir rentrer à Paris et me mettre à cette affreuse médecine que je déteste de plus en plus. On ne dissèque pas à cette époque, de sorte que je ne serai pas plus fort qu'avant. Si je ne suis reçu, j'aurai l'agrément de me trouver en face d'un examen pour lequel il me faudra au moins six mois d'hôpital, c'est-à-dire six mois de dégoût, si ce n'est autre chose. » (51). Encore une fois, Bazille évoque la possibilité d'un échec en ne manquant pas d'en donner les raisons. Ici, il évoque le changement de discipline ne lui permettant pas de tirer profit de l'expérience du premier examen mais c'est surtout le champ lexical employé qui attire notre attention. Outre le thème du découragement et de l'exaspération que nous retrouvions dans ses précédentes lettres, c'est maintenant celle du rejet qui fait surface. Le rejet du cursus, le rejet des études, le rejet du temps consacré sont autant d'éléments qui font perdre à Bazille l'opportunité de travailler sa peinture. D'ailleurs, le fait qu'il écrive depuis Honfleur où il se consacre à la peinture avec Monet délivré de toute médecine n'est pas anodin. En effet, devant les condamnations de son père vis-à-vis de son oisiveté et de ses voyages, c'est à sa mère qu'il se plaint comme si la

figure paternelle réprobatrice ne pouvait comprendre ses mots, comme s'il s'attendait à une attaque Gaston face à son désir de Normandie.

En fin juin 1864, soit un mois avant ses rattrapages, c'est une nouvelle fois à sa mère qu'il écrit : « Je travaille toute la journée, un peu à mon examen que je ne saurai jamais, et beaucoup à une étude de femme, de grandeur naturelle, que je voudrais vous apporter si je ne la fais pas trop mal. » (52). En se confiant sur ses activités quotidiennes, Bazille a totalement donné la priorité à la peinture reléguant la médecine à un examen qu'il ne pourra de toute façon jamais valider. Ce renversement des priorités dont il ne fait part qu'à sa mère est d'ailleurs révélé par la suite du texte dans lequel il décrit ses projets pour l'été, sans aucune trace de médecine : « Je pense, si vous êtes de mon avis, que je ferais bien cette année de rester à Paris encore jusqu'à la fin du mois d'août pour profiter de mon atelier pendant les grosses chaleurs, je pourrais ainsi rester plus tard à Méric et faire des paysages d'automne, dites-moi bientôt ce que vous en pensez. » (52). En évoquant ainsi l'idée à sa mère, Frédéric évite la dispute par lettres interposées avec son père et montre finalement bien que Camille Vialars est d'un soutien indéfectible comprenant sa sensibilité d'artiste puisqu'elle-même musicienne.

Deux semaines plus tard, Gaston sentant le découragement ronger son fils s'applique à le remobiliser et à ne pas lâcher la médecine : « Ne te laisse pas aller au découragement pour ton examen de médecine, et tâche de le bien passer. » (53). Puisqu'il n'est plus tout à fait concentré sur ses études, Gaston invoque l'argument familial et donc le contrat liant les deux partis. Dans la même lettre, il emploie les mots suivants pour justifier sa demande : « Tu as, je ne crains pas de le dire, des parents peu exigeants, tu ne fais absolument que ce qui t'arrange, au moins trouve tous les 7 ou 8 jours un quart d'heure pour constater que tu n'es pas tout à fait seul au monde, et que tu as encore des liens de famille. » (53). Même si Gaston réclame ici d'avantage de nouvelles de la part de son fils, l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il lui demande également de s'appliquer à la médecine et à ne pas manquer à sa promesse parisienne.

Quelques jours après, Frédéric se sent dans l'obligation de rendre des comptes sur ses révisions et ses études : « Je crains bien, mon cher père, de savoir mon examen un peu moins que la dernière fois, et j'ai bien envie de ne pas m'y présenter, je serais honteux d'y être refusé une seconde fois. » (54). Pour la première fois, Bazille évoque son intention de ne pas se

présenter à cet examen signe ultime de son découragement et de sa lassitude des études de médecine. De plus, afin de justifier sa situation, il n'oublie pas d'évoquer ses travaux en peinture qui depuis le mois de mars 1864 et l'échec à l'examen de première session prirent définitivement le pas sur la médecine : « Si tu veux, je vais rester à Paris, juste le temps nécessaire pour finir aussi bien que possible le tableau que j'ai commencé, car il faut bien que je te fasse juger de mes progrès en peinture depuis l'année dernière. [...]. Je suis obligé de recommencer cent fois la même partie, ou de défaire un jour tout ce que j'avais fait la veille, j'espère cependant m'en tirer tant bien que mal, et te faire voir que je n'ai pas perdu mon année. » (54). La perte de temps, une des thématiques retrouvées dans la correspondance, montre encore une fois l'importance accordée aux deux disciplines en nous laissant à penser que les deux sont bien incompatibles.

Finalement, au début du mois d'août, une fois les examens de deuxième session passée, Bazille adresse une lettre à sa mère donnant de ses nouvelles : « Il faut, ma chère mère, que tu me viennes en aide, en priant papa de ne pas trop se fâcher ; je suis en retard de trois cents francs que j'ai bien besoin de payer avant de partir, j'ai eu dernièrement à payer le loyer de mon atelier, et d'énormes frais de modèle, c'est ce qui m'a ruiné complètement, sans cela je m'en serais tiré avec les deux cents francs que j'ai reçus ce matin. Papa va être bien mécontent de moi, j'ai dépensé trop d'argent et n'ai pas passé mes examens de médecine, je compte pour me faire pardonner sur mes progrès en peinture, et surtout sur sa bonté. » (55). Il n'est pas étonnant de constater dans cette lettre l'ordre dans lequel Bazille annonce la couleur des événements. En effet, il évoque d'abord la peinture puis les problèmes liés à son financement, viennent ensuite les impayés de loyers auxquels se surajoute le manque d'argent et donc l'impossibilité de l'inscription à l'examen. Cette cascade d'évènements pourrait être traduite par la honte qu'il éprouverait à rater une nouvelle fois l'examen comme il le rappelle dans la lettre datée de juillet 1864.

Peu après l'échec, il rentre à Montpellier avec une étude, *Nu couché*, qu'il souhaite montrer à ses parents, signe de ses progrès en peinture, afin de leur prouver que le temps et les moyens investis à Paris n'ont pas été vains. On se doute qu'une partie de ce voyage sera consacrée à la discussion de son avenir en tant qu'étudiant en médecine et d'aspirant peintre. Aucun témoignage de cette confrontation n'existe puisque Bazille n'écrit plus quand il est chez les siens mais nous pourrions faire le lien avec une lettre que Monet lui envoie le 26 août suivant dans laquelle il écrit : « J'espère que vous travaillez beaucoup. Il faut vous y mettre

tout à fait, et sérieusement puisque maintenant votre famille vous abandonne la peinture. » (56). La décision de mettre fin aux études de médecine a donc été prise en famille lors de ce séjour à Montpellier à l'été 1864. Cet ultime renoncement au projet paternel et au contrat liant sa montée à Paris nous permet pour la première fois de voir Bazille dans la peau d'un artiste total, libéré du fardeau de la médecine.

3. *L'Ambulance Improvisée* (1865) : Hypothèse pharmaceutique sur la nature des soins



Figure 21 – *L'Ambulance Improvisée*, Frédéric Bazille, 1865
Huile sur toile, 47 x 62 cm
Musée d'Orsay, Paris

3.1 Contexte

3.1.1 Conditions de réalisation de l'œuvre

Durant l'été 1865, Bazille enfin libéré du poids de la médecine peut totalement s'atteler à la peinture. Cette liberté d'action le conduit jusqu'à Chailly où Monet le convie afin de préparer le *Déjeuner sur l'herbe*. Cette invitation peut être lue à travers les différentes

lettres que s'échangent les deux jeunes hommes. Ainsi, c'est en avril 1865 qu'on retrouve l'une d'elle : « Chailly, 9 avril 1865. Cher ami, soyez assez bon pour passer chez mon concierge dimanche avant de partir, pour y prendre les lettres qu'il pourrait y avoir pour moi. Nous vous attendons pour dîner dimanche. Prenez le train qui part de Paris à 3 heures, ligne du Bourdonnais, il correspond avec la voiture. Mon cher c'est admirable la campagne, arrivez vite. » (57). A cette invitation à laquelle Bazille ne répond pas, Monet insistera trois semaines plus tard : « Vous devez être depuis longtemps à Paris. Venez donc vite me rejoindre, la forêt est délicieuse, il y a longtemps qu'il aurait fallu y être. Soyez donc assez gentil pour venir demain samedi. » (58). Une fois encore muet à la proposition de son compagnon, Bazille recevra la semaine d'après une dernière invitation cette fois-ci moins cordiale : « Vous savez que cette fois je vous attends sans faute samedi soir pour dîner avec ces messieurs. En cas contraire écrivez-moi afin de ne pas nous faire attendre à dîner. La jeune Gabrielle arrive lundi dans la journée, ce ne serait pas drôle que vous ne soyez pas là. Tâchez de vous tripoter un peu vous perdez votre temps à Paris ; ici tout est superbe, vous devriez profiter des beaux jours il y en a bien assez de mauvais pendant lesquels vous travaillez dans la chambre à vos panneaux. Soyez donc assez bon d'apporter du papier et des crayons. J'en ai besoin absolument, et de quoi j'ai encore plus besoin c'est d'un peu d'argent ; il faut que vous en trouviez à toute force. Surtout venez samedi. » (59).

Cette dernière lettre résume assez bien l'ambiguë relation Monet-Bazille puisque les liens d'amitié unissant nos deux peintres ne furent pas des plus tranquilles. En effet, d'abord camarades à l'atelier Gleyre, nous les avons vus devenir amis comme le raconte Bazille à son père dans une lettre datant de décembre 1863 ajoutant que Villa et Monet sont les seuls élèves qu'il fréquente assidûment : « Ils m'aiment beaucoup et je le leur rends, car ce sont de charmants garçons. » (60). Depuis cette époque, Monet et Bazille resteront solidement liés mais étonnamment, nous retrouverons toujours une certaine marque de distance comme en témoigne le vouvoiement dans leurs échanges. Cette distance, comme le dit Michel Schulman dans la biographie consacrée à Bazille, est le fruit du respect qu'il éprouve pour Monet puisque son expérience picturale est plus grande. D'un an son aîné, Monet, qui fut l'élève de Jongkind et de Boudin, possède une science des paysages et de la lumière que Bazille en 1864 n'espère pas atteindre avant deux ou trois ans d'effort (60). A l'opposé, le respect que Monet éprouve pour Bazille réside davantage dans « une supériorité sociale, une culture, une éducation et une aisance qu'il lui envie » (60) malgré son statut de mentor. D'ailleurs, c'est

cette aisance non moins en société mais plutôt matérielle qui sera à l'origine de leurs nombreuses batailles que l'on retrouve à travers les lettres.

Monet, à plusieurs reprises, demandera à Bazille des fonds qu'il ne manquera pas de débloquer. Ainsi, rapidement dans leur relation, Frédéric dont la bonté est sans limite aura pris l'habitude de donner de l'argent à son compagnon comme il lui demande lui-même dans plusieurs de ses lettres : « Voulez-vous être encore une fois mon sauveur... Pardonnez-moi si je vous demande si souvent. » ou encore de manière plus directive : « J'en ai besoin absolument et de quoi j'ai encore plus besoin, c'est d'un peu d'argent ; il faut que vous en trouviez à toute force. » (59). A la naissance de son fils Jean, Monet sera d'autant plus insistant qu'il tentera de culpabiliser Bazille sur la mauvaise santé de ce dernier, dépourvu d'argent et donc de nourriture. Cette position accablante à laquelle Bazille reste tantôt muet, tantôt fuyant peut être expliqué par la santé de ses propres finances. En effet, comme nous le disions précédemment, Bazille dépendant de l'argent que son père lui envoie ne peut pas lui-même remplir ses propres besoins. Comment dans ce cas pourrait-il répondre positivement à Monet ? C'est sans doute dans ce décalage que réside l'origine de la querelle entre les deux hommes.

L'Ambulance Improvisée (fig.21) pourrait constituer le tableau symbolisant leur amitié puisqu'on est frappé non moins par le thème du tableau, Monet blessé et alité, mais plutôt par l'intimité qui émane de cette toile. Le lit à baldaquin, la couverture aux motifs écossais, la chaleur des tons employés ne sauraient que refléter la période calme de leur collaboration. Ici, c'est un Monet impuissant qui est représenté mais à travers ses yeux tristes et résignés, ne pourrait-on voir ici la gratitude mesurée d'un homme blessé remerciant simplement celui qui aurait dû épouser la carrière de médecin ? Cette lecture est d'autant plus vraie qu'elle doit être remise dans son contexte. En effet, rendant visite à Corot et Courbet, le futur peintre aux nymphéas n'appréciant que peu les remarques de Camille concernant l'installation de sa toile se braque et brime ce dernier. Vexé par l'offense faite, Claude Monet décide de rompre la collaboration des quatre en laissant un Bazille embarrassé choisir son camp. La décision de Bazille de suivre Monet pourrait refléter la dimension de leur amitié. En effet, comme dit précédemment, Bazille s'initia à la peinture par l'intermédiaire d'Alfred Bruyas et par l'œuvre de Courbet. Inspiré dans ses jeunes années par le peintre d'Ornans, prendre le parti de Monet constitue sans doute une déchirure dans le cœur de Bazille. Ce choix de tuer le maître ne peut

être expliqué qu'à travers la relation Monet-Bazille qui fut d'autant plus complexe qu'elle fut riche en enseignements pour l'histoire de l'art.

Bien qu'aucune lettre n'ait été retrouvée à ce propos, la scène de l'accident menant à l'*Ambulance Improvisée* nous est racontée par Gaston Poulain dans sa biographie de Bazille de 1934, *Bazille et ses amis*. En effet, la raison de la venue de Bazille à Chailly était de poser dans le bois afin de préparer le *Déjeuner sur l'herbe* et comme le relate le biographe : « En voulant protéger des enfants contre un disque en bronze avec lequel jouent des anglais maladroits, Monet est blessé à la jambe. On le condamne au lit ; sa fureur est telle que Bazille, qui le soigne, ne trouve qu'un moyen de le contraindre à l'immobilité. Ainsi naît l'*Ambulance Improvisée*. » (76). En dépit du manque d'archives, l'on peut noter que cette scène semble faire consensus puisque reprise par tous les biographes de Bazille dont François-Bernard Michel fait partie : « Un incident inattendu vint prolonger cette complicité. Alors que Bazille s'apprêtait à repartir, puisque les séances de poses s'achevaient, des étudiants anglais, s'exerçant au lancement du disque dans cette clairière, lancèrent maladroitement leur lourde rondelle de métal en direction d'un groupe d'enfants assis dans l'herbe, insouciant. Monet, qui avait vu le disque rouler vers les enfants, se précipita pour le détourner de sa trajectoire mais ne parvint pas à s'en saisir et la tranche d'acier laboura dans sa jambe un profond sillon. La déchirure était profonde et la plaie, étendue à toute la hauteur du mollet, saignait abondamment. Monet injuria les Anglais et les aurait volontiers rossés si Bazille ne l'en avait empêché. L'ex-apprenti médecin s'employa aussitôt à freiner l'hémorragie par un garrot au-dessus du genou et transporta le blessé, sur son dos, jusqu'à l'auberge, pour l'installer dans son lit. » (61). D'ailleurs, cette scène d'intérieur représente une des chambres de l'auberge dans lequel nos deux artistes logeaient comme le montre un morceau de leur correspondance : « Monet s'étant brouillé avec l'auberge Paillard, je vous prie de m'écrire à l'auberge du Lion d'Or, chez Monsieur Barbey, Chailly près Melun. » (77).

3.1.2 Des antiseptiques peu nombreux

En 1863, le Professeur Velpeau donnait la définition de l'antiseptique parfait en parlant *d'un moyen simple, facile, économique, à la portée de tout le monde, capable de désinfecter sur-le-champ et sans inconvénients, partiellement, en détail et en grand, les déjections, les immondices de toute nature, dans les habitations particulières, dans les abattoirs, dans les amphithéâtres de dissections et d'autopsie, comme dans les salles de malades et sur les plaies*

(62). Ainsi, cet antiseptique aurait aussi bien la particularité de désinfecter les salles et les surfaces que de traiter l'homme et les tissus vivants. Seulement, l'arsenal thérapeutique du pharmacien en matière d'antiseptique est assez limité et ne répond pas toujours à ces critères. En effet, parmi la courte liste qu'il possède, nous pourrions en citer quelques-uns.

L'alcool, connu depuis le XII^{ème} siècle, fut immédiatement utilisé pour le pansement des plaies alors qu'au XIX^{ème} siècle, date à laquelle de nouveaux antiseptiques furent recommandés, l'on vient à rappeler son efficacité contre les phlébites et l'injection purulente (64). D'ailleurs, l'on retrouve dans les anciennes pharmacopées une multitude de préparations à base de teintures, d'alcoolats *détersifs*, *vulnéraires*, ou *carminatifs* dont le baume du commandeur pourrait être le parfait exemple. Aussi appelé teinture balsamique, baume du chevalier Saint Victor, baume des innocents ou encore baume catholique, le baume du commandeur est une solution alcoolique aux vertus apaisante, cicatrisante et antiseptique, préparée par macération de racine d'angélique, de millepertuis, de myrrhe, de baume de Tolu, de teinture de Benjoin et d'aloès (68). Aujourd'hui encore utilisés, les effets de l'alcool ne sont plus à démontrer puisqu'il est d'usage courant aussi bien en ville qu'à l'hôpital, aussi bien pour les surfaces inertes que pour les tissus vivants.

De la même façon, le goudron employé en association avec la térébenthine présentait des propriétés antiseptiques à tel point qu'Hippocrate envoyait les phtisiques respirer l'air résineux des conifères dont est extrait le goudron, Thomas Bartolin note des boissons à base de bière et de goudron noir pour traiter la fièvre, tandis que les suédois utilisaient des gouttes de goudron pour soigner la variole chez le jeune enfant (65). En inhalation ou par voie orale, le goudron fut aussi utilisé par voie cutanée puisqu'il est recommandé à cette époque pour les affections rebelles de la peau, comme l'acné par exemple. Cette dernière indication est intéressante puisqu'elle était jusqu'à peu utilisée dans la prise en charge de l'eczéma, des lichénifications ou du psoriasis (66). A partir de 1831, le chimiste allemand, Reichenbach, mit au point un antiseptique dérivé du goudron, le créosote qui comme le rappelle le pharmacien Coste dans sa thèse *exerçait sur la chair morte une action antiputride énergique* (67). L'on se rendit compte quelques années plus tard de ses vertus hémostatiques et après multiples tests sur brûlures, gerçures, blessures, l'on commença des essais avec réussite sur la gale, les éruptions chroniques de la peau, les ulcères, la gangrène, ou encore les plaies traumatiques.

Un autre exemple pourrait être donné avec le coaltar saponiné qui d'après le journal *Progrès Médical* de 1884 exerce *une action astringente dépourvue de toute irritation, une action antiputride et antiseptique dépourvue de toute action toxique* en ne manquant pas d'ajouter que c'est *un médicament qui mérite d'entrer dans la pratique courante du médecin, comme aussi de figurer dans l'arsenal prophylactique de l'hygiéniste* (69). Préparé à base de bois de Panama ou encore appelé écorce de *Quillaya semgmadermos*, l'on porte à ébullition un kilogramme de cette écorce et 4 litres d'alcool à 90°, deux parties et demie de la teinture alors obtenue sont mélangées à une partie de coltar, un dérivé du goudron, que l'on laisse ensuite digérer dans l'eau tiède pendant huit jours (70). En dépit des louanges du *Progrès Médical*, le professeur Velpeau mettait en garde contre cet antiseptique puisque la saponine présente est irritative et vomitive.

L'acide phénique, substance active isolé du goudron, est rattaché par les chercheurs Dumas et Calvert aux propriétés antiseptiques du coaltar. Au contraire du goudron et de ses dérivés qui tâchent le linge du malade et colorent les tissus, l'acide phénique une fois dilué dans l'alcool et l'acide acétique ou dans l'eau ne communique aucune coloration. Il offre l'avantage de pouvoir être employé sous forme liquide et à tous les degrés de concentration ce que ne présente pas le coaltar saponiné. Ainsi, cette facilité d'utilisation autorise son emploi pour le soin des plaies, sur des pansements ou sur des compresses. Aujourd'hui majoritairement utilisé dans l'art dentaire, le phénol peut être associé au gaïacol et au dexaméthasone pour la prise en charge d'antisepties des canaux radiculaires avant obturation ou encore avec la lidocaïne, l'eugénol et le créosote pour la prise en charge des desmodontites et des pulpites (71).

Le dernier que nous citerons pourrait être le sous-nitrate de bismuth puisqu'il obtient l'approbation du Professeur Velpeau en *absorbant et désinfectant assez bien ; certaines plaies se détergent et se nettoient facilement sous son influence* (72). Même si nous ne connaissons pas parfaitement sa pharmacodynamie, l'on supposait à l'époque *la formation d'un sulfure métallique et au dégagement d'acide azotique naissant doué de propriétés spéciales*. Aujourd'hui, le sous-nitrate de bismuth contenu dans les spécialités Granions de Bismuth® ou Oligosol Bismuth® est employé en oligothérapie comme modificateur du terrain au cours des états grippaux et des infections virales du nez, de la gorge et des oreilles (73). Aussi, d'autres sels de ce métal sont toujours employés dans deux spécialités, le Pholcones® utilisé comme

antiseptique des voies respiratoires (74) ou encore le Pylera® utilisé en association avec l'oméprazole dans le traitement de *Helicobacter pylori* (75).

3.2 Approche médicale de l'*Ambulance Improvisée*

3.2.1 Anamnèse, examen clinique et description de l'équipement médical

Comme le racontent les biographes, Gaston Poulain et François-Bernard Michel, l'accident responsable de l'*Ambulance Improvisée* est le fruit d'une blessure au mollet due à un disque en bronze ayant eu lieu dans une clairière du bois de Chailly. Cet accident laissant un profond sillon saignant abondamment, Bazille eu recourt à un garrot au-dessus du mollet et transporta le pauvre Monet sur son dos jusqu'à l'auberge du Lion d'Or où les deux artistes séjournent (61). Les versions des deux biographes ne nous livrent pas les mêmes informations puisque Gaston Poulain évoque lui simplement une blessure à la jambe : « En voulant protéger des enfants contre un disque en bronze avec lequel jouent des anglais maladroits, Monet est blessé à la jambe » (76). De l'autre côté, François-Bernard Michel nous livre une version plus détaillée puisqu'il rapporte une blessure beaucoup plus spectaculaire : « La déchirure était profonde et la plaie, étendue à toute la hauteur du mollet, saignait abondamment » (61). Cela étant dit, la version de Gaston Poulain ne vient pas contredire celle de Michel mais rappelons simplement qu'aucune lettre ne relate cet accident dont il est forcément difficile de défaire la vérité de la romance. Ainsi, l'accident évoqué concerne Claude Monet, peintre de vingt-quatre ans, sans antécédent, ni d'allergie. Le traumatisme correspondant à une section au mollet par un disque en métal a eu lieu dans la forêt de Chailly durant un après-midi du mois d'août ou de septembre. La plaie franche saigne abondamment et nécessite un garrot au-dessus du genou pour faire cesser l'hémorragie et à ce titre, nous pourrions suspecter une atteinte des éléments sous-jacents laissant craindre une atteinte grave. D'autre part, Claude Monet ne boit qu'occasionnellement et aucune trace écrite nous laisse à penser qu'il fume ou prend un traitement médicamenteux. Également, nous pouvons affirmer de source sûre qu'il n'est pas vacciné contre le tétanos.



Figure 22 – Monet blessé dans l'*Ambulance Improvisée*

En se référant à la figure 22, nous pouvons apercevoir la blessure à la jambe de Monet qui semble calme et pâle. Ces deux éléments pourraient suggérer une atteinte hémodynamique même si son regard abattu semble d'avantage orienter vers une résignation vis-à-vis de sa condition d'alité. De plus, le fait qu'il ne présente pas de cyanose semble abonder dans ce sens. Également, Monet porte une couverture semblant indiquer une baisse de température corporelle et puisqu'il semble conscient et bien tolérer la douleur, ni présenter de dyspnée, nous pourrions penser que le compagnon de Bazille ne présente pas de signes de complication et donc orienter cette plaie vers une plaie simple. D'autre part, la localisation de la blessure ne concerne pas exactement le mollet mais plutôt la partie antérieure de la jambe de notre patient. Ici, nous ne voyons pas la plaie franche que nous pourrions imaginer après l'incision liée à un disque en métal mais nous avons affaire à un érythème d'au moins 5 centimètres de diamètre. Le fait que la plaie soit si étendue pourrait nous faire penser à une abrasion de la couche superficielle de la peau sans atteinte vasculaire ni nerveuse puisque l'état général de Monet ne présuppose pas à une atteinte compliquée. Dans ce cas et compte tenu de l'absence de signes hémodynamiques et de trouble de la conscience, nous pourrions supposer à un saignement léger et rejeter l'hypothèse de l'hémorragie.



Figure 23 – L'équipement médical dans l'*Ambulance Improvisée*

Une nouvelle fois, les biographies nous livrent des informations plus ou moins détaillées concernant le traitement que Monet reçut. Dans la version de François Daulte, on évoque un lavage à l'eau (78) tandis que dans celle de François-Bernard Michel, il est question d'une solution de permanganate (61). Malgré ce désaccord, nos deux biographes se retrouvent sur la question du lavage goutte-à-goutte que Bazille opère. Ainsi, en se référant à la figure 23, nous pouvons apercevoir une installation permettant à la fois le traitement et le recueil des solutions employées pour le soin. Ici, Bazille suspendit un seau percé d'un trou à sa base sur la structure du lit à baldaquin afin d'assurer le lavage de la plaie. Ce seau se retrouve au niveau de la jambe de Monet afin de permettre de laisser passer goutte-à-goutte la solution en question. Au pied du lit, se trouve un seau en métal qui permet le recueil de la solution tandis que nous pourrions penser que la bassine placée derrière permet l'essorage des linges nécessaires au soin. La jambe surélevée par une grosse couverture en laine permet de limiter un éventuel œdème et une fois cette dernière trempée, nous pourrions imaginer Bazille l'essorant dans la bassine ocre.

3.2.2 Analyse des hypothèses sur les soins prodigués

Parmi les différentes descriptions de l'*Ambulance Improvisée* données dans les biographies ou les catalogues raisonnés, deux font mention de la scène du tableau et du liquide s'écoulant au compte-goutte sur la plaie du jeune Monet. Ainsi, la première piste est celle de François Daulte, critique d'art et biographe de Bazille, qui émet l'affirmation suivante en décrivant le tableau : « Sur cette toile, Bazille a peint son ami Claude Monet blessé. Le jeune peintre est couché, de droite à gauche, dans un grand lit à baldaquins, Au pied du lit, l'étudiant en médecine que fut Bazille a combiné, avec des linges et des cuvettes, une installation compliquée, qui fait tomber goutte à goutte un peu d'eau sur la jambe de Monet. La scène est vue dans l'une des chambres de l'Auberge du Lion-d'Or, à Chailly, au mois d'août 1865. » (78). Ici, l'on fait mention du lavage goutte à goutte de la plaie alors que l'accident vient d'avoir lieu. Cette technique de nettoyage est tout à fait pertinente puisqu'elle permet d'enlever les souillures présentes dans la plaie et dans la zone périlésionnelle tout en limitant le risque infectieux. De plus, l'hypothèse d'un rinçage à l'eau de la plaie est tout à fait plausible du fait de la simplicité du matériel nécessaire. Cependant, si Bazille avait effectivement employé un rinçage à l'eau, pourquoi aurait-il effectué un rinçage goutte à goutte et non abondant favorisant un meilleur lavage ? Ainsi, cette interrogation pourrait nous orienter vers la piste de l'usage d'un antiseptique.

La seconde hypothèse est avancée par François-Bernard Michel qui évoque par les mots suivants l'installation et la solution utilisées pour drainer la plaie du pauvre Monet : « De son stage à l'Hôtel-Dieu de Paris, il avait retenu la leçon du Professeur Velpeau, qui, dans ce genre de plaie souillée de terre, recommandait de prévenir la gangrène. Il immobilisa donc la jambe blessée de Monet entre deux étagères de placard et tendit par-dessus le lit une corde passée dans l'anse d'un seau d'eau additionnée de permanganate ; un trou minuscule percé dans le fond du seau irriguait ainsi en permanence la plaie d'antiseptique. » (61). Ici, l'analyse faite par l'auteur renvoie au risque infectieux et à la nécessité de nettoyer la plaie par un antiseptique. Bazille par son passé d'étudiant en médecine est bien entendu au courant de ce risque et ne manque pas d'appliquer les leçons du professeur Velpeau. L'acide permanganique peut former une multitude de sels cristallisés en s'associant avec la potasse, la soude, la baryte, la strontiane, ou encore l'oxyde d'argent. Ici, l'on peut affirmer qu'il est question du permanganate de potassium puisqu'il est le seul à avoir une action en dermatologie. De cette façon, le pharmacien de 1^{ère} classe et docteur en médecine, Louis Coste, décrit de la manière

suivante la molécule utilisée : « Le permanganate de potasse est un sel qui se présente en cristaux rouges très altérables au contact de l'air et de l'humidité et très solubles dans l'eau qui se colore d'une belle teinte violette. Il a pour formule $KOMnO_7$, et possède la propriété de céder très facilement une partie de son oxygène aux substances hydrocarbonées, avec lesquelles il se trouve en contact. La solution prend alors une teinte verdâtre. Dès 1858, on s'en servait dans les analyses à doser les matières organiques, celles contenues dans l'air en particulier. De là la justification de son emploi en hygiène comme désinfectant. » (63). Par son caractère désinfectant, le permanganate de potassium peut être utilisé pour le pansement des plaies comme il est noté dans le *Bulletin Général de Thérapeutique médicale et chirurgicale* par M. Lecomte, pharmacien de la Maison municipale de santé.

Pn. Bioxyde de manganèse.....	20 grammes.
Chlorate de potasse.....	20 grammes.
Potasse caustique solide.....	25 grammes.

On fait dissoudre la potasse caustique et le chlorate de potasse dans aussi peu d'eau que possible. On ajoute le bioxyde de manganèse et l'on évapore à siccité, en ayant soin d'agiter constamment. On calcine ensuite au rouge sombre pendant une heure dans une petite capsule de fer non émaillée, et, après avoir laissé refroidir, on ajoute environ un litre d'eau distillée. On fait bouillir le mélange dans une capsule de porcelaine jusqu'à ce que le liquide présente une teinte rouge légèrement violacée bien franche ; on enlève, après un repos convenable, le liquide par décantation, et on lave peu à peu le résidu avec une quantité d'eau suffisante pour que, réunies à la première liqueur, les eaux de lavage forment 2 litres.

C'est ce liquide qui, mêlé à la dose de 10 grammes pour 100 grammes d'eau, sert pour le pansement des plaies.

Figure 24 – Préparation de permanganate de potasse : agent désinfectant (79)

Dans le passage cité (fig. 24), le pharmacien Lecomte nous explique comment préparer la solution antiseptique à partir d'un mélange. Ainsi, ici l'on fait intervenir du bioxyde de manganèse, du chlorate de potasse et de la potasse caustique solide. Par ailleurs, la préparation nécessite une verrerie assez importante puisqu'on peut supposer qu'un ballon et un chauffe-ballon devront être utilisés alors que le protocole fait déjà mention d'une *capsule de porcelaine*. Nous pouvons noter que cette préparation nécessite une logistique importante avec des composés bien spécifiques alors que Bazille se trouve dans une simple auberge. D'ailleurs un autre élément pourrait peser dans notre recherche puisqu'à l'époque aucune pharmacie ne se trouvait dans la ville de Chailly (80) tandis que la plus proche était situé à Melun soit à une dizaine de kilomètre des lieux de l'accident. Nous pourrions alors supposer que Bazille n'ayant pu abandonner son compère serait resté à l'auberge et aurait préparé les

soins avec les moyens en sa présence pour limiter le risque infectieux réduisant alors les probabilités d'une solution de permanganate.

D'ailleurs, plusieurs arguments vont au-delà de l'hypothèse de l'emploi d'un antiseptique pour nettoyer la plaie puisqu'à cette époque l'usage de pansements, occlusifs ou désinfectant, était recommandé répondant alors à la théorie des *germes-ferments* présents dans l'air de Pasteur (81). En effet, les pansements s'opposent soit mécaniquement à l'accession des *ovules et spores*, soit *en détruisant les organismes parasitaires* limitant alors le contact avec l'air et donc le risque infectieux pour la plaie comme le rappelle le docteur Beau dans son traité : « les différences radicales qui séparent, au point de vue du pronostic, les plaies exposées et les plaies non exposées, repose en effet sur l'action nuisible de l'air mis au contact de nos tissus dénudés. » (82). Ainsi, créer cette barrière chimique ou mécanique ne peut qu'améliorer le pronostic du patient. Ici, Bazille aurait très bien pu utiliser une de ces méthodes et représenter Monet avec un pansement recouvert d'un bande Velpeau n'aurait rien d'incongru.

3.2.3 Discussion

Quelles hypothèses pourrions-nous alors soulever pour parler de la nature des soins prodiguées ? Un lavage à l'eau goutte à goutte ne serait pas logique tandis que l'usage d'un antiseptique semble être irréaliste, au contraire, un pansement occlusif ou désinfectant aurait été le plus approprié. De même que toute piste menant à une préparation magistrale pourrait être écartée du fait des dix kilomètres séparant Bazille de la pharmacie la plus proche, ici, peut-être pourrions-nous évoquer l'hypothèse d'un mélange impliquant un produit d'entretien qui serait présent dans les murs de l'auberge ? Ainsi, plusieurs éléments seraient susceptibles d'être présentés.

Le sel de table aurait pu être dissout dans l'eau afin d'obtenir une solution de rinçage au chlorure de sodium. En effet, cette solution encore aujourd'hui utilisé pour nettoyer les plaies des débris pourrait faire sens mais l'emploi au goutte à goutte semble proscrire cette hypothèse puisque cette solution était utilisée soit en pansement, soit en rinçage comme le révèle le docteur Dewandre dans son enquête *Du chlorure de sodium dans le traitement des plaies en général* (83) : « Quand on arrose une plaie avec l'eau salée, le premier effet qui se produit, c'est la disparition presque immédiate de l'odeur. Le liquide sanguin noirâtre qui recouvre la plaie devient vermeil : il se produit, il est vrai, une certaine cuisson, mais qui est

supportable. Enfin la suppuration diminue et si elle était de mauvaise nature, elle se modifie avantageusement ; la plaie bourgeonne et marche vers la cicatrisation. Consécutivement, l'organisme se relève, l'appétit et les forces reviennent. » (84). Ici, le verbe *arroser* employé laisse à penser à un rinçage abondant et puisque Bazille a représenté une solution utilisée au goutte-à-goutte, cette hypothèse ne peut être validée.

Aussi, nous pourrions penser à l'alcool qui pourrait être présent dans les cuisines de l'auberge pour un usage alimentaire ou d'entretien. En effet, comme nous le disions précédemment, l'alcool est depuis le XII^{ème} siècle utilisé pour le pansement des plaies. De la même façon, il fut employé en application directe sur les plaies comme le révèlent les archives de médecine navale de cette époque : « On peut lotionner cette surface saignante avec de l'alcool rectifié pur, sans aucune hésitation ; mais si le malade n'a pas été chloroformisé, la première impression de l'eau-de-vie pure est quelquefois assez douloureuse, la cuisson ressentie est celle d'une légère brûlure. » (86). D'ailleurs, le point crucial de l'emploi de l'alcool est de vérifier la sensibilité du patient au traitement puisque ce dernier peut être assez vif, d'où la possibilité de le diluer avec de l'eau : « Il est conseillé alors de tâter la sensibilité de l'individu par une première application d'eau-de-vie atténuée dans les proportions suivantes : *eau-de-vie 1, eau 3*, sauf à augmenter la concentration avec le degré de tolérance. » (86). Dans *l'Ambulance Improvisée*, en supposant que Monet ne pouvait supporter une concentration trop forte en alcool, Bazille dû diluer sa préparation afin d'assurer le confort de son compagnon et assurer un lavage goutte-à-goutte afin de limiter la douleur liée au soin.

La dernière hypothèse que nous pourrions émettre concerne un produit d'entretien, l'eau de javel. Mis au point par le pharmacien Labarraque en 1820 et d'abord employé pour enlever les muqueuses des intestins traités dans les boyauderies, ce n'est qu'à partir des années 1830 que l'on évoque son usage en tant que désinfectant : « Labarraque abandonne ce secteur ingrat [*la boyauderie*] et il consacre son activité à l'application de ses découvertes à différents problèmes d'hygiène... désinfection des latrines, pissoirs et plombs ; assainissement d'un égout de Paris » (85). Pouvant donc figurer parmi les produits d'entretien de l'auberge du Lion d'Or, l'hypothèse de l'eau de javel peut être corroborée par les recherches sur le traitement des plaies ayant lieu à cette époque : « En général on peut déduire de tout ce qui a été observé dans l'emploi du chlorure d'oxide de sodium sur l'homme, que cette liqueur convient pour faire cesser la fétidité des plaies, changer leur nature et les faire passer à l'état de plaies

simples. [...]. On l'emploie pure ou coupée avec une, deux, ou jusqu'à huit parties d'eau ; on s'en sert en lotion et on a soin d'en recouvrir les plaies au moyen de plumasseaux de charpies humectés avec cette liqueur. » (85). Ainsi, en diluant l'eau de javel avec de l'eau, Bazille aurait obtenu une solution d'hypochlorite de sodium tandis que le nettoyage goutte à goutte ne serait pas à rejeter du fait du caractère irritant de la solution.

Conclusion

Dans *Frédéric Bazille, la jeunesse de l'Impressionnisme*, c'est avec les mots suivants que François-Bernard Michel évoque la mort de notre artiste : « Il part à la guerre dont il n'a pas l'obligation, pour défendre sa patrie envahie, avec la conviction d'en revenir indemne, tant il est animé de projets. Il est tué dès ses premiers combats et son père, qui l'avait orienté vers l'étude des cadavres, traverse la France en guerre pour aller chercher le sien enterré dans une fosse commune. » (88). Républicain tombé sur le champ de bataille et animé d'un fort patriotisme, artiste total souhaitant exprimer à tout prix sa créativité, étudiant en médecine tiraillé entre la volonté familiale et ses aspirations personnelles, c'est par ce portrait d'homme de conviction et engagé que nous pourrions définir Frédéric Bazille. En effet, s'il n'avait connu cette mort prématurée, quelle aurait été sa trajectoire ? Assurément, nous pouvons aujourd'hui dire que Bazille appartient aux plus grands. En dépit d'une soixantaine de tableaux, ces huit années de carrière ont laissé une trace indélébile dans l'histoire de l'art. Sans cela, la génération d'impressionnistes dont il est l'un des fondateurs ne serait pas celle que l'on connaît. A juste titre, nous évoquons Monet et Renoir, Degas et Manet, ou dans une moindre mesure Caillebotte et Pissarro mais n'oublions pas que celui qui servait tantôt de modèle, tantôt de mécène participa pleinement à la naissance de l'Impressionnisme puisque notre jeune peintre montpelliérain appartenait « non comme un débutant doué, mais comme un initiateur et comme un maître, à l'histoire de cette renaissance de la peinture française qui rétablit l'accord entre l'homme, la nature et la lumière. » (89).

Finalement, cette mort à Beaune-la-Rolande est à l'image de notre artiste, une vie entre engagement et conviction au service des autres mais surtout de l'art. On aurait rêvé d'une *Ambulance Improvisée* inversée ou Bazille se retrouverait lui-même dans le lit du patient la poitrine rougissant par les balles allemandes et les mains poisseuses de sang. En dépit de ses mauvais résultats en médecine, sans doute aurait-il pu trouver le génie de poser lui-même un pansement et d'arrêter l'hémorragie. Allongé dans son lit, un peu cyanosé et groggy par la perte de sang, il aurait à ses pieds deux ou trois bassines remplies d'eau permettant de nettoyer le linge blanc devenu rouge et garder la plaie propre. Derrière le chevalet, se trouverait peut-être un peintre de guerre qui aurait eu l'opportunité de capter l'instant ou peut-être, quelques

temps après, aurait-il eu le souvenir de cette scène qu'il aurait alors représentée lui-même. Un artiste esquissant lui-même les traits de sa propre idéologie et qui parvient au bout du compte à la représenter sur une toile. Un artiste devant être lu avec le point de vue du professionnel de santé pour pouvoir capter une part de son essence et c'est sans doute ici que réside toute la complexité de Frédéric Bazille.

Table des illustrations

- Figure 1 – Généalogie de la famille Bazille
- Figure 2 – Généalogie de la famille Vialars
- Figure 3 – Généalogie de la famille Tissié
- Figure 4 – Acte de naissance de Frédéric Bazille
- Figure 5 – *La Réunion de Famille*, Frédéric Bazille, 1867
- Figure 6 - *Intérieur du Cabinet de Bruyas*, Auguste-Barthélémy Glaize, 1848
- Figure 7 - *Quarante-trois portraits de peintres de l'atelier Gleyre*, 1868
- Figure 8 - Appartements et ateliers de Bazille à Paris
- Figure 9 - Répartition des enseignements en 1852
- Figure 10 - Faculté de Médecine de Montpellier
- Figure 11 - Guy de Chauliac
- Figure 12 - Procès-verbaux du baccalauréat de 1859, partie 1/2
- Figure 13 - Procès-verbaux du baccalauréat de 1859, partie 2/2
- Figure 14 - *Académie d'homme*, Frédéric Bazille, 1863
- Figure 15 - Registre d'inscription de la Faculté de Médecine, partie 1/2
- Figure 16 - Registre d'inscription de la Faculté de Médecine, partie 2/2
- Figure 17 - Procès-verbal d'examen et de réception de l'examen de 1^{ère} année
- Figure 18 - Procès-verbal d'examen et de réception de l'examen de 1^{ère} session de 2^{ème} année
- Figure 19 - Procès-verbal d'examen et de réception de l'examen de 2^{ème} session de 2^{ème} année
- Figure 20 - Relevé des Inscriptions de la Faculté de Médecine de Paris
- Figure 21 - *L'Ambulance Improvisée*, Frédéric Bazille, 1865
- Figure 22 - Monet blessé dans l'*Ambulance Improvisée*
- Figure 23 - L'équipement médical dans l'*Ambulance Improvisée*

Bibliographie

- (1) Gachet, Paul Ferdinand. *Etude sur la mélancolie*, Thèse de médecine, 1858.
- (2) Murat, Laure. *La maison du docteur Blanche*, Editions Folio, 2013.
- (3) Evan Kowalski, Kevin Chung. *Impairment and disability: Renoir's adaptive coping strategies against rheumatoid arthritis*, Editeur : American Association for Hand Surgery. 2012
- (4) *Frédéric Bazille (1841-1870). La jeunesse de l'Impressionnisme*. Exposition. Paris, Musée d'Orsay (15 novembre 2016 – 5 mars 2017).
- (5) Michel Schulman. *Frédéric Bazille (1841-1870) : Catalogue raisonné*, Edition de l'Amateur, 1995.
- (6) Michel Hilaire, Paul Perrin (dir.). *Frédéric Bazille (1841-1870) : La Jeunesse de l'Impressionnisme*. Catalogue d'exposition, Paris, Musée d'Orsay (15 novembre 2016 – 5 mars 2017).
- (7) <https://gw.geneanet.org/bourelly?lang=fr&iz=3&p=jean+frederic&n=bazille&oc=1>, consulté le 4 avril 2019.
- (8) <https://gw.geneanet.org/bourelly?lang=fr&iz=3&p=camille+victorine+marguerite&n=vialars>, consulté le 4 avril 2019.
- (9) <https://gw.geneanet.org/bourelly?iz=3&n=tissie&oc=0&p=suzanne>, consulté le 4 avril 2019.
- (10) http://archives-pierresvives.herault.fr/ark:/37279/vta557bad73d7f87/daogrp/0/layout:table/idsearch:RECH_89063dae76c5c60ecd48de9030ded4a1#id:1616276507?gallery=true&brightness=100.00&contrast=100.00¢er=3330.521,-2017.958&zoom=10&rotation=0.000, consulté le 4 avril 2019.
- (11) Jean Thuile. *Histoire de l'orfèvrerie du Languedoc, généralités de Montpellier et de Toulouse*, 1964.
- (12) J. Deville. *M. Bazille, Sénateur de l'Hérault, Le Parlement illustré*. 1887.
- (13) J-E. Robin. *La Vigne Américaine, sa culture, son avenir en Europe. Du greffage des vignes françaises sur pieds américains*. 1877.
- (14) *The Courbet-Bruyas Solution : An artist and a Patron Join Forces to Promote Modern Art*, dans *Gustave Courbet*. Catalogue d'exposition, Riehen/Bâle, Fondation Beyeler, 2014.

- (15) T. Lavabre-Bertrand. Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Séance du 14 juin 2006. Conférence n°3960.
- (16) A. Castan. *Coup d'œil sur l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*. Editeur : Librairie de la Faculté de Médecine, de l'Académie des Sciences et Lettre et de la Société des Bibliophiles Languedociens. 1875.
- (17) C. Lefrancq, P. Delmas. *Chanteclaire n°227. Montpellier, ville universitaire : La Faculté de Médecine de Montpellier*, p.230-248. Editeur : Romainville (Seine). 1926.
- (18) G. Eugène-Humbert. *Les Origines de l'Ecole de Salerne d'Adelberto Pazzini*, p.308-309. Compte-rendu. Editeur : Revue d'Histoire de la Pharmacie. 1958.
- (19)<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/resultats/index.php?do=livre&cote=10947Ax01x15>, *Loi relative à l'exercice de la Médecine du 19 ventôse, an II de la République*, consulté le 11 mai 2019.
- (20) F-B. Michel. *Bazille (1841-1870) : Réflexion sur la peinture, la médecine, le paysage et le portrait, les origines de l'Impressionnisme, la vraie nature de Claude Monet, la mélancolie et la société provinciale*, Editeur : Grasset et Fasquelle. 1992.
- (21)https://www.musee-orsay.fr/fr/evenements/expositions/aux-musees/presentation-detaillee/page/3/article/charles-gleyre-42677.html?tx_ttnews%5BbackPid%5D=649&cHash=c7efab328b, *Retour à Paris : les compromissions du pastiche*, consulté le 16 mai 2019.
- (22) I. Cavé. *Les fonds des thèses françaises de médecine du XIXème siècle à la bibliothèque Nationale de France, l'exemple de la Faculté de Médecine de Paris*. Editeur : EHESS (Paris). 2009.
- (23) J. Poirier. C. Derouesné. *L'Education Médicale en France, de la Révolution à nos jours*. Editeur : Hermann. Collection : Histoire des Sciences. 2017.
- (24) A. Picard. *La Réglementation des Etudes Médicales en France : Son évolution de la Révolution à nos jours*. Thèse pour le Doctorat en Médecine. Faculté de Médecine de Paris. 1967.
- (25) Michel Schulman. *Frédéric Bazille (1841-1870) : Catalogue raisonné*, Lettre 12. Edition de l'Amateur, 1995.
- (26) Ibid, lettre 13, 21 ou 22 novembre 1862.
- (27) Ibid, lettre 14, 1^{er} décembre 1862.
- (28) Ibid, lettre 60, 1^{er} janvier 1864.
- (29) Ibid, lettre 19, 8 janvier 1863.
- (30) Ibid, lettre 25, début février 1863.

- (31) Ibid, lettre 28, 26 février 1863.
- (32) Ibid, lettre 51, 23 octobre 1863.
- (33) Ibid, lettre 43, 3 juin 1863.
- (34) Ibid, lettre 50, 12 octobre 1863.
- (35) Ibid, lettre 53, novembre 1863.
- (36) Ibid, lettre 54, 29 novembre 1863.
- (37) Ibid, lettre 55, novembre 1863.
- (38) Ibid, lettre 57, début décembre 1863.
- (39) Ibid, lettre 57, 21 janvier 1864.
- (40) Ibid, lettre 62, 25 janvier 1864.
- (41) Ibid, lettre 63, 27 janvier 1864.
- (42) Ibid, lettre 64, 25 février 1864.
- (43) Ibid, lettre 65, 29 février 1864.
- (44) Ibid, lettre 66, début mars 1864.
- (45) Ibid, lettre 67, 13 mars 1864.
- (46) Ibid, lettre 72, 24 mars 1864.
- (47) Ibid, lettre 69, 15 mars 1864.
- (48) Ibid, lettre 73, 31 mars 1864.
- (49) Ibid, lettre 74, fin avril 1864.
- (50) Ibid, lettre 77, 15 mai 1864.
- (51) Ibid, lettre 78, 1^{er} juin 1864.
- (52) Ibid, lettre 80, fin juin 1864.
- (53) Ibid, lettre 81, 14 juillet 1864.
- (54) Ibid, lettre 83, 2^{ème} quinzaine de juillet 1864.
- (55) Ibid, lettre 84, début août 1864.
- (56) Ibid, lettre 87, 26 août 1864.
- (57) Ibid, lettre 106, 9 avril 1865.
- (58) Ibid, lettre 107, 28 avril 1865.
- (59) Ibid, lettre 108, 4 mai 1865.
- (60) Michel Schulman. *Frédéric Bazille (1841-1870) : Biographie*, Edition de l'Amateur, 1995, p.49.
- (61) F-B. Michel. *Bazille (1841-1870) : Réflexion sur la peinture, la médecine, le paysage et le portrait, les origines de l'Impressionnisme, la vraie nature de Claude Monet, la mélancolie et la société provinciale*, Editeur : Grasset et Fasquelle. 1992, p.112-113.

- (62) L. Coste. *Des Antiseptiques*. Thèse pour le doctorat en médecine, Faculté de médecine, Paris, 1865, p.23
- (63) Ibid, p.25.
- (64) Ibid, p.10.
- (65) Ibid, p.12.
- (66) https://evidal-vidal-fr.sirius.parisdescartes.fr/substance/details/1688/goudron_de_houille.html, consulté le 02/07/19.
- (67) L. Coste. *Des Antiseptiques*. Thèse pour le doctorat en médecine, Faculté de médecine, Paris, 1865, p.15.
- (68) P. Delaunay. *Le baume du Commandeur* : M. Bouvet. *Le Courrier médical*, 1929. *Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie*, 17^e année, n°63, 1929. p. 261-262.
- (69) <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/resultats/index.php?do=page&cote=90170x1884x01x12&p=506>, consulté le 02/07/19.
- (70) L. Coste. *Des Antiseptiques*. Thèse pour le doctorat en médecine, Faculté de médecine, Paris, 1865, p.21.
- (71) <https://evidal-vidal-fr.sirius.parisdescartes.fr/substance/details/2731/phenol.html>, consulté le 02/07/19.
- (72) L. Coste. *Des Antiseptiques*. Thèse pour le doctorat en médecine, Faculté de médecine, Paris, 1865, p.26.
- (73) <http://dictionnaire.acadpharm.org/w/Bismuth>, consulté le 02/07/19.
- (74) <http://agence-prd.ansm.sante.fr/php/ecodex/rcp/R0205569.htm>, consulté le 02/07/19.
- (75) <http://agence-prd.ansm.sante.fr/php/ecodex/rcp/R0223690.htm>, consulté le 02/07/19.
- (76) G. Poulain. *Bazille et ses amis*. Editeur : La Renaissance du livre. 1934, p.114.
- (77) Michel Schulman. *Frédéric Bazille (1841-1870) : Catalogue raisonné*, Lettre 119, 25 août 1865. Edition de l'Amateur, 1995.
- (78) F. Daulte. *Frédéric Bazille et les débuts de l'Impressionnisme, Catalogue raisonné de l'œuvre peint*. Edition : La Bibliothèque des Arts. 1992, p.159.
- (79) Dr Debout. *Bulletin Général de Thérapeutique médicale et chirurgicale*, Paris, 1863, p.76.
- (80) <https://patrimoinechaillyenbiere.wordpress.com/la-medecine/>, consulté le 02/07/19.
- (81) J-B. Baillière. *Archives de médecine navale : Du traitement des plaies en général*. 1873, p.8.
- (82) Ibid, p.15.

(83) Ibid, p.29.

(84) L. Branche. *Le chlorure de sodium et les eaux chlorurées sodiques : eaux minérales et eaux de mer*. Edition : Imprimerie Nouvelle. 1885, p.214.

(85) M. Bouvet. Les grands pharmaciens : Labarraque (1777-1850). *Revue d'histoire de la pharmacie*, 38^e année, n°128, 1950. p. 97-107.

(86) J-B. Baillièrre. *Archives de médecine navale : Du pansement des plaies par l'alcool*. 1865, p.303.

(87) Archives départementales de l'Hérault.

(88) Michel Hilaire, Paul Perrin (dir.). *Frédéric Bazille (1841-1870) : La Jeunesse de l'Impressionnisme*. Catalogue d'exposition, Paris, Musée d'Orsay (15 novembre 2016 – 5 mars 2017), p.116.

(89) H. Focillon, *La Peinture au XIX^{ème} siècle, Du réalisme à nos jours*. 1927, p.211.

Résumé

Titre : *Frédéric Bazille (1841-1870), un peintre-médecin : une approche médicale de la vie et l'œuvre à travers l'exemple de l'Ambulance Improvisée (1865)*

Résumé : A la question de savoir qui fut Frédéric Bazille, les archives et les expositions nous apportent les premiers éléments de réponse. Bien que ne faisant pas partie des artistes les plus réputés, notre peintre n'en demeure pas moins l'une des figures majeures comme en témoigne l'influence qu'il exerça sur les Impressionnistes. Ainsi, la vie et l'œuvre de Bazille ont été étudiées par les experts mais la question médicale reste toujours en suspens. En effet, tiraillé entre son destin forcé de médecin et son désir personnel de peindre, c'est dans la peau d'un étudiant décevant et d'un artiste frustré qu'il se trouve. Une fois libéré de sa médecine, Bazille peindra librement tandis que ses pas le conduiront vers Monet. De cette relation naîtra une des pièces majeures du répertoire de Bazille tant *l'Ambulance Improvisée* marque une rupture. Outre une révolution technique, cette toile doit être lue avec les yeux du professionnel de santé afin d'apercevoir l'essence même de l'œuvre de notre artiste.

Mots clés : médecine, XIX^{ème} siècle, Impressionnisme, Bazille, *Ambulance Improvisée*

Title: *Frédéric Bazille (1841-1870), a painter-doctor : a medical approach to life and work through tje example of The Improvised Field Hospital (1865)*

Abstract: To the question of who Frederic Bazille was, the archives and the exhibitions bring us the first elements of answer. Although he does not belong to the most famous artists circle, our painter is one of the major figures as evidenced by the influence he had on the Impressionists. Thus, the life and work of Bazille have been studied by experts but the medical question remains unresolved. Indeed, torn between his destiny as a doctor and his personal desire to paint, it is in the shoes of a disappointing student and a frustrated artist that Bazille feels. Once released from his medicine studies, he will paint freely while his footsteps lead him to Monet. From this relationship will born one of the major pieces as *The Improvised Field Hospital* marks a break. More than a technical revolution, this painting must be read with the eyes of the health professional to see the essence of the work of our artist.

Keywords: medicine, XIXth century, Impressionism, Bazille, *The Improvised Field Hospital*